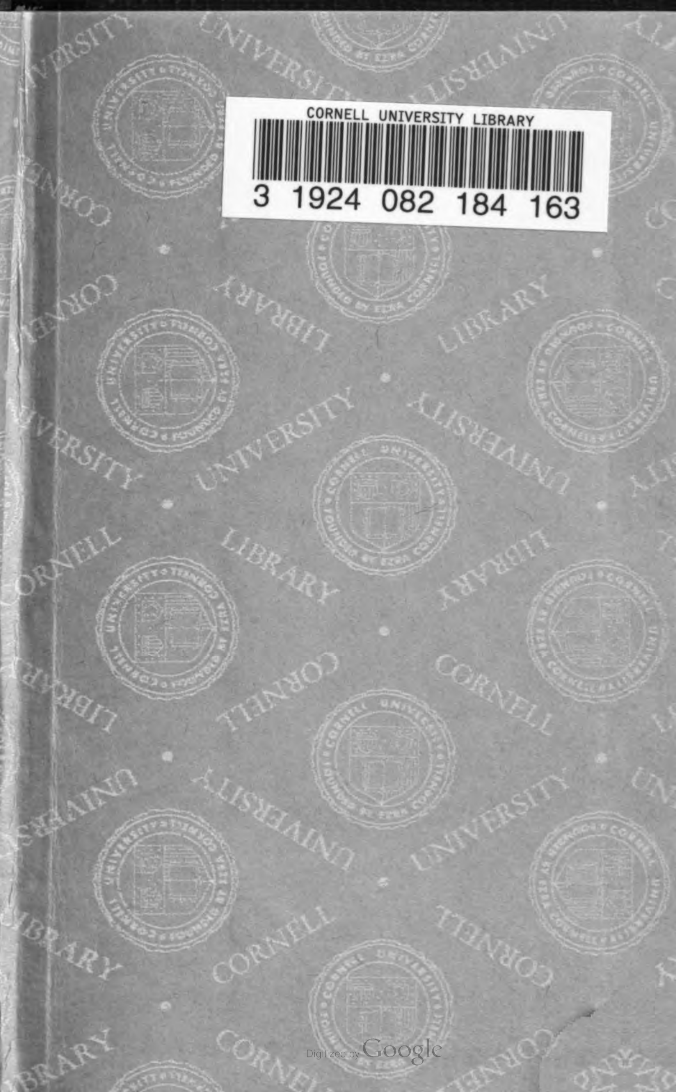








LA GAULE CHRÉTIENNE

[L'histoire de France racontée par les contemporains.]

Coulommiers. — Typog. PAUL BRODARD.

LA

GAULE CHRÉTIENNE

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ET LES MONUMENTS ANCIENS

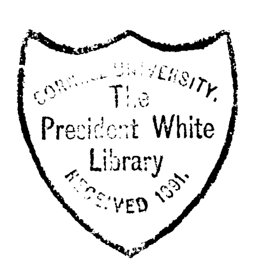
[publiée par B. Zeller]



Ouvrage contenant 38 gravures.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879


CORNELL UNIVERSITY.
The
President White
Library
RECEIVED 1891.

LA

GAULE CHRÉTIENNE[1]

I

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME EN GAULE.

Saint Sulpice Sévère, historien ecclésiastique du IVe siècle, dit que la religion chrétienne pénétra assez tard en deçà des Alpes. L'auteur des actes de saint Saturnin dit aussi que la prédication des apôtres ne se répandit dans les provinces de Gaule que lentement et peu à peu. Une tradition peu certaine veut cependant que la foi y ait été prêchée par les apôtres mêmes, ou par leurs successeurs. Et quelques écrivains ecclésiastiques ont écrit vers le milieu du VIe siècle que le christianisme avait commencé à paraître en Gaule dès la naissance de la religion. Suivant

1. Ce volume est composé pour la plus grande partie d'analyses ou d'extraits des *Mémoires pour l'Histoire ecclésiastique* du savant Lenain de Tillemont, qui a traduit, en les confrontant et en les élucidant avec un rare esprit de critique, les actes des saints et les documents les plus rapprochés de l'époque de leur existence. Lenain de Tillemont vécut de 1637 à 1698; il appartient à l'école janséniste; ses œuvres d'histoire ont une grande valeur.

eux, saint Paul et saint Philippe, apôtres, y auraient prêché la foi. Saint Epiphane l'a dit de saint Luc; le même et plusieurs autres l'ont assuré de saint Crescent, disciple de saint Paul.

Rien n'empêche absolument de croire que saint Luc et saint Crescent ont prêché la foi dans les Gaules. Il faut néanmoins avouer que ce qu'on dit de leur mission, même de celle de saint Crescent, qui est la mieux établie, présente de nombreuses difficultés. Dans tous les cas, si le christianisme a été prêché dans les Gaules dès le premier siècle, il y a néanmoins fait peu de progrès, et ce n'a été que dans le second qu'il y a été accepté d'un nombre assez considérable de personnes pour faire dire qu'il y était établi. Plusieurs Eglises prétendent avoir des traditions contraires, et avoir été établies dès le premier siècle : mais elles n'ont rien d'ancien et de solide pour le prouver. L'Eglise d'Arles a peut-être seule quelque fondement pour prétendre que saint Trophime, son premier évêque, a été disciple des apôtres : il est cependant bien probable que ce saint n'est venu en Gaule qu'un peu avant le milieu du troisième siècle.



Fig. 1. — Monogramme du Christ, d'après une inscription de Sivaux (Vienne) 1.

1. Voir *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny. Librairie Hachette, 1877. — On trouvera à la fin du volume des explications détaillées sur les figures insérées dans le texte.

L'Eglise de Lyon est la première dont l'origine soit certaine; saint Pothin, qui en a été le premier évêque, était probablement disciple de saint Polycarpe. Sous le règne des empereurs Marc-Aurèle et Verus, les Eglises de Lyon et de Vienne se rendirent célèbres en l'an 177 par un grand nombre de saints qui souffrirent le martyre à Lyon. Saint Sulpice Sévère dit que ce sont les premiers martyrs des Gaules.

II

LA PERSÉCUTION DE MARC-AURÈLE[1]. SAINTE BLANDINE ET LES MARTYRS DE LYON.

166 après J.-C.

---

§ 1. — LETTRE DE L'ÉGLISE DES GAULES AUX ÉGLISES D'ASIE. — PERSÉCUTION DE MARC-AURÈLE EN GAULE. — LE MARTYR VETTIUS EPAGATUS.

La Gaule, dit l'historien ecclésiastique Eusèbe, a deux métropoles célèbres, Lyon et Vienne, à travers lesquelles passe le Rhône, qui arrose tout le pays d'alentour. Les Églises de ces cités illustres écrivirent aux Églises d'Asie et de Phrygie un récit de la passion de leurs martyrs. Voici leurs propres paroles :

« Les serviteurs du Christ qui demeurent à Vienne et à Lyon, villes des Gaules, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et l'espérance de la même rédemption, paix, grâce et gloire de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur! — Nous ne saurions exprimer, et nous ne croyons pas que per-

1. C'est la 4e grande persécution infligée aux chrétiens.

sonne puisse écrire, combien la persécution que nous avons soufferte ici a été violente, combien la rage des païens contre les fidèles a été envenimée, et combien les tourments que les martyrs ont endurés ont été cruels. — On nous défendit d'abord de paraître dans les édifices publics, dans les bains, sur les places. Mais la grâce de Dieu combattit pour nous et soutint notre faiblesse. Elle suscita des hommes fermes et inébranlables comme des colonnes, qui attirèrent sur eux par leur force toute la rage du démon et qui souffrirent toutes sortes d'affronts et de supplices. Ils ont supporté d'abord tout ce que la fureur d'un peuple irrité peut inventer de plus cruel contre des ennemis détestés, les huées, les coups, les spoliations, la lapidation, les cachots. Ils ont été traînés sur la place publique par le tribun des soldats. Là, les magistrats les ayant interrogés publiquement, ils confessèrent qu'ils étaient chrétiens, et furent mis en prison jusqu'à ce que le président de la province fût arrivé. Ils furent ensuite menés devant lui, et, comme il sévissait contre eux avec la plus épouvantable cruauté, un de nos frères, nommé Vettius Epagatus, plein d'un ardent amour pour Dieu et de charité pour le prochain, ne put souffrir sans indignation l'injustice des jugements du magistrat, demanda la permission de parler en notre faveur et de prouver publiquement qu'il n'y

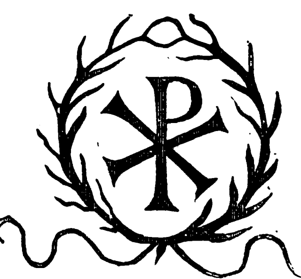


Fig. 2. — Autre monogramme du Christ.

avait chez nous ni athéisme ni impiété; mais il s'éleva contre lui une grande clameur autour du tribunal, et le magistrat lui-même, gêné par cette requête si juste, au lieu de lui accorder la parole, se contenta de lui demander s'il était chrétien. Il répondit hautement et distinctement qu'il l'était, et à l'heure même il fut mis au nombre des martyrs. Le juge l'appela, comme par dérision, « l'avocat des chrétiens. »

§ 2. — FAIBLESSES ET TRAHISONS.

« On commença ensuite à reconnaître ceux qui étaient chrétiens. Ceux qui souffrirent le martyre les premiers



Fig. 3. — Symbole du baptême, d'après un sarcophage du midi de la France 1.

firent la profession solennelle de leur croyance avec une joie suprême; d'autres, qui étaient moins préparés et exercés et qui n'avaient point encore assez de force ni de fermeté pour soutenir l'effort d'une lutte semblable, faiblirent, au nombre de dix environ, et nous donnèrent par leur chute une inconsolable douleur. Ils refroidirent l'ardeur de ceux qui, n'étant pas encore pris, suivaient cependant les martyrs pour les assister. Nous étions tous tenus en suspens par la

1. Millin, *Midi de la France*.

crainte, dans l'incertitude de ce qui résulterait de la confession. Ce n'étaient pas les tourments que nous redoutions, mais le chagrin de voir succomber quelqu'un de nous à la fin sous leur violence. On arrêta et l'on tint simultanément en captivité les plus considérables des deux Églises, ceux dont les efforts et l'activité avaient surtout contribué à les constituer. Le président [1], après nous avoir fait rechercher tous, commanda également qu'on mît la main sur quelques-uns de nos serviteurs qui étaient païens. Ceux-là, remplis de l'esprit du démon, et craignant de souffrir les tourments qu'ils avaient vu souffrir aux fidèles, déposèrent faussement, à la sollicitation des soldats, que nous nous livrions à des orgies de Thyeste, à des incestes d'Œdipe; que nous commettions des abominations qu'il n'est permis ni de penser ni de dire, et auxquelles nous ne saurions croire que personne ait jamais osé se livrer. Lorsque ces noires calommies furent répandues dans le public, tout le monde s'irrita avec une telle fureur contre nous, que ceux-là mêmes qui, étant nos proches, nous avaient autrefois traités avec quelque modération par le respect de la parenté, devinrent les plus emportés. Nous vîmes alors l'accomplissement de cette parole du Sauveur : *Le temps va venir que quiconque vous fera mourir croira faire un sacrifice à Dieu.* Le nombre et la cruauté des tourments que les saints martyrs souffrirent sont au-dessus de tout ce que nous en saurions dire. Toute la rage du président de la province, des soldats et du peuple se déchaîna particulièrement sur Sanctus, diacre natif de Vienne, sur Maturus, qui, bien qu'il ne fût que néo-

1. C'était le titre que portaient certains gouverneurs des provinces dans les derniers temps de l'empire romain.

phyte, ne laissa pas de combattre vaillamment pour la défense de la foi, sur Attalus, natif de Pergame, qui a toujours été la colonne et le soutien de notre Église. »

§ 3. — CONSTANCE DE SAINTE BLANDINE ET DE SANCTUS.

« Mais c'est en la personne de Blandine que le Sauveur fit voir que ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable aux yeux des hommes est sublime et excellent devant lui, par le mérite des efforts dont rend capable l'amour de Dieu et non par la vaine gloire. Nous tremblions tous de peur, et la maîtresse de cette jeune fille, sa servante selon le monde, qui comptait elle-même au nombre des saints martyrs et combattait généreusement avec eux pour la défense de la foi, appréhendait, à cause de la délicatesse de son corps, qu'elle n'eût pas la force de soutenir constamment qu'elle était chrétienne; elle, au contraire, fut remplie d'un courage si invincible, que les bourreaux, après s'être succédé tour à tour depuis le matin jusqu'au soir pour la tourmenter, furent contraints d'avouer qu'ils étaient vaincus, et qu'ils ne lui pouvaient plus rien faire. Ils s'étonnaient de ce qu'elle respirait encore, bien que son corps fût déchiré et percé de toutes parts, et protestaient que, sans employer autant de tourments différents qu'elle en avait souffert, un des moindres était suffisant pour la faire mourir. Cette bienheureuse fille reprenait de nouvelles forces toutes les fois qu'elle renouvelait la profession de sa foi, et trouvait du soulagement et du repos à répéter : « Je suis chrétienne et on ne fait point de mal parmi nous. » Sanctus supporta aussi tous les

tourments avec une constance plus qu'humaine, et lorsque, au milieu des plus cruels supplices, les impies l'interrogeaient dans l'espérance de tirer par la violence de la douleur quelque parole indigne de lui, au lieu de répondre à leurs demandes et de dire ou son nom ou son pays : « Je suis libre » ou : « Je suis esclave, » il ne répondait rien que ces mots en langue romaine : « Je suis chrétien. » C'était son unique réponse aux demandes qu'on lui faisait de son nom, de son pays, de sa famille; et les païens ne purent jamais arracher d'autre parole de sa bouche. Cette fermeté inébranlable ayant augmenté la fureur de son juge et de ses bourreaux, ils lui appliquèrent des lames ardentes aux parties les plus délicates et les plus sensibles; ces parties en furent brûlées, mais il demeura toujours debout, et fut rafraîchi par une eau vive qui sortait du sein du Sauveur, comme d'une source inépuisable. Son corps était tout couvert de marques des tourments qu'il avait soufferts : ce n'était que plaies et contusions. Il n'y avait plus de forme humaine.

« Les impies ayant recommencé quelques jours après à le tourmenter, dans la croyance que ses membres livides et enflés, qui pouvaient à peine souffrir le moindre attouchement, seraient incapables de jamais souffrir de nouveaux supplices, ou que, s'il mourait par l'excès de la douleur, la vue de sa mort ébranlerait tous les autres, son corps se releva contre leur attente, tira des forces de leur cruauté, reprit le mouvement et ses fonctions ordinaires. Ainsi la grâce changea cette seconde persécution en remède et le guérit par la douleur des supplices au moyen desquels ils lui voulaient ôter la vie. Le démon, qui croyait avoir vaincu tout à fait Bibliade, parce qu'elle

avait renoncé à la foi, comme quelques autres, voulut couronner sa condamnation par la calomnie et la fit tourmenter de nouveau, afin que toute blessée et tout affaiblie qu'elle était de sa chute, elle déposât contre nous. Mais cette violence ne servit qu'à la réveiller de son profond assoupissement. Les supplices que les bourreaux exercèrent sur elle la firent souvenir du feu de l'enfer, et elle leur dit : « Comment les chrétiens mangeraient-ils des enfants, eux à qui il n'est pas permis de manger du sang des bêtes? » Elle confessa ensuite qu'elle était chrétienne, et fut mise au nombre des martyrs. La patience des fidèles ayant émoussé la pointe des instruments de leurs persécuteurs, le démon inventa contre eux d'autres machines; ils furent enfermés dans une obscure prison. On leur mit les pieds dans des courroies que l'on sangla jusqu'aux derniers trous, et on leur fit souffrir tous les maux qui peuvent entrer dans l'esprit de ceux à qui le démon inspire sa rage. Plusieurs furent étouffés par le mauvais air de la prison et Dieu voulut qu'ils mourussent de la sorte pour sa gloire. D'autres, qui avaient été tourmentés avec tant d'excès, que l'on jugeait que, quelque soin que l'on prît d'eux, ils ne pourraient jamais guérir, vécurent dans la prison, sans être assistés par les hommes, mais tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils encourageaient eux-mêmes et consolaient les autres. Des jeunes gens pris depuis peu de temps, et dont les corps n'avaient point été abattus par la violence des supplices, ne purent supporter les incommodités des cachots sans mourir. »

§ 4. — MARTYRE DE L'ÉVÊQUE POTHIN.

« Le bienheureux Pothin, évêque de Lyon, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, dont le corps était si faible qu'à peine il pouvait respirer, mais dont l'âme était soutenue par un désir ardent du martyre, fut traîné devant les juges. Son corps était accablé sous le poids des années et des maladies, mais son âme conservait une vigueur merveilleuse. Quand les soldats l'eurent mené au tribunal, que les juges y furent arrivés, et que le peuple eut élevé la voix contre lui, il fit une généreuse profession de notre foi. Le président de la province lui ayant demandé qui était le Dieu des chrétiens, il répondit : « Si tu en étais digne, tu le connaîtrais. » Il fut à l'heure même entraîné et odieusement maltraité. Les plus proches lui donnèrent des coups de pied et de poing, sans avoir aucun respect pour son âge. Les plus éloignés lui jetèrent tout ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Il n'est personne qui n'eût pensé être coupable d'un crime et d'un sacrilège s'il ne portait la main sur lui. C'était pour ces païens une manière de venger leurs dieux. On le porta enfin demi-mort dans la prison, où il expira deux jours après. Les autres martyrs moururent en différentes manières, parant comme de couleurs et de fleurs différentes la couronne qu'ils voulaient présenter à Dieu. »

§ 5. — SAINTE BLANDINE RESPECTÉE PAR LES BÊTES FÉROCES.

« Maturus, Sanctus, Blandine et Attalus furent menés à l'amphithéâtre pour y être exposés aux bêtes en un

jour qui avait été choisi exprès pour eux. Maturus e
Sanctus passèrent par toutes sortes de tourments
comme s'ils n'eussent rien souffert auparavant, o
plutôt comme des vainqueurs qui avaient déjà défai
l'ennemi. Ils combattirent pour remporter la cou-
ronne; ils furent battus à coups de fouet; ils furen



Fig. 4. — Vierge consacrée au Seigneur en prière, d'après Leblant 1.

déchirés par les bêtes et endurèrent tous les supplices
qu'il plut au peuple de demander dans sa fureur que
l'on exerçât sur eux. Enfin ils furent assis sur une
chaise de fer et brûlés vifs, et ils sentirent une odeur
insupportable qui sortit de leurs membres consumés.

1. Leblant, de l'Institut, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*.

Mais tous ces supplices n'étaient pas capables d'apaiser le peuple. Sa rage n'était point satisfaite, à moins qu'elle n'abattît leur constance. Ils ne purent néanmoins tirer de la bouche de Sanctus autre chose que cette parole ordinaire par laquelle il confessait continuellement qu'il était chrétien. Enfin, comme ils espiraient encore après un long combat, ils furent ués et servirent ce jour-là de spectacle au monde, au ieu des représentations ordinaires de l'amphithéâtre. Blandine fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes. Comme elle était liée en forme de roix et qu'elle priait continuellement, ce spectacle edoublait l'ardeur de ceux qui combattaient avec elle, pour la même cause, dans le même champ, et leur aisait voir en sa personne, par les yeux de la foi, Celui qui avait voulu être attaché sur la croix. Les bêtes ne l'ayant point touchée, elle fut ramenée en prison et éservée à un autre combat. »

6. — LES APOSTATS CONFESSENT DE NOUVEAU JÉSUS-CHRIST.

« Attalus ayant été réclamé avec grands cris par le peuple, il parut avec l'assurance que lui donnaient la pureté de sa conscience, l'exercice de sa vertu et la liberté avec laquelle il avait toujours fait profession parmi nous de dire la vérité. Ayant été promené autour de l'amphithéâtre avec une tablette devant lui ur laquelle il était écrit : « Voilà Attalus le chrétien ! » e peuple entra en fureur.

« Mais le président de la province, ayant appris qu'il était citoyen romain, commanda de le ramener en prison avec les autres ; il écrivit à l'empereur touchant leur affaire, et attendit sa réponse. Le temps qui

s'écoula cependant ne leur fut pas inutile, car leur patience attira la miséricorde divine, et les membres de l'Église qui étaient morts par l'apostasie reçurent de ceux qui étaient demeurés vivants par la foi la communication de cette vie. Les martyrs firent grâce à ceux qui n'avaient pas eu le courage d'être martyrs, et l'Église fut comblée de joie de recevoir vivants dans son sein ceux qui en étaient sortis morts. Tous parurent bientôt devant le tribunal du président, auquel l'empereur avait fait réponse que l'on coupât la tête à ceux qui confesseraient qu'ils étaient chrétiens, et que l'on renvoyât absous ceux qui le nieraient. Au temps d'un marché qui est fort célèbre dans ce pays ici et où il se fait un merveilleux concours de différentes nations, le gouverneur fit amener les bienheureux martyrs pour les traduire devant le peuple. Les ayant interrogés, il condamna les citoyens romains à avoir la tête tranchée, et les autres à être exposés aux bêtes. Jésus-Christ reçut une grande gloire de la confession si inopinée, et si peu attendue par les païens, de ceux qui dès le commencement avaient renoncé à la foi. On les avait interrogés à dessein de les absoudre ; mais quand ils eurent confessé qu'ils étaient chrétiens, ils furent mis avec le reste des martyrs. Alexandre, Phrygien de nation, médecin de profession, qui était établi depuis longtemps dans les Gaules et qui était fort connu par l'ardeur de sa charité et par la ferveur du zèle avec lequel il prêchait, comme un apôtre, les vérités de notre religion, leur avait fait signe qu'ils confessassent devant les juges la foi qu'ils avaient niée. Le peuple, furieux de voir la foi confessée de nouveau par ceux qui l'avaient reniée, commença à crier contre Alexandre et à l'accuser d'être cause de leur

changement. Le président lui ayant demandé à l'heure même qui il était, il répondit qu'il était chrétien, et fut condamné à être exposé aux bêtes. Le jour suivant, il fut amené avec Attalus, que le gouverneur avait encore condamné au même supplice, pour contenter le peuple. Après qu'ils eurent tous deux souffert dans l'amphithéâtre tous les tourments que la plus ingénieuse cruauté put inventer, ils eurent la tête tranchée. Alexandre ne dit pas un mot et ne jeta pas un soupir. Attalus ayant été mis sur la chaise de fer et brûlé, dit en latin au peuple, en montrant la fumée insupportable qui sortait de son corps : « C'est véritablement manger les hommes que de faire ce que vous faites. Mais, pour nous, nous ne les mangeons point et ne faisons rien de ce qui est mal. » Comme on lui demandait quel était le nom de Dieu, il répondit : « Dieu n'a point de nom comme un homme. »

§ 7. — MORT DE PONTICUS ET DE BLANDINE.

« Sur la fin du jour, Blandine et Ponticus, son frère, jeune homme âgé de quinze ans, que l'on avait toujours tenus présents pour les épouvanter par la vue des tourments des autres martyrs, reçurent commandement de jurer au nom des dieux païens. Mais le mépris qu'ils firent de ces dieux excita si fort la colère du peuple, que, n'ayant ni compassion pour l'âge de l'un, ni respect pour le sexe de l'autre, il leur fit souffrir toute sorte de supplices, les pressant toujours inutilement de jurer. Ponticus étant soutenu par les exhortations que sa sœur lui faisait en présence des payens mêmes, mourut au milieu

des tourments. La bienheureuse Blandine demeura la dernière et courut avec joie pour rejoindre les chrétiens ses frères, comme si elle eût été menée au lit nuptial, au lieu d'être exposée aux dents des bêtes. Après avoir été battue de verges, déchirée par les dents des bêtes, mise sur la chaise de fer, enfermée dans un filet et exposée à un taureau, qui la fit plusieurs fois sauter en l'air, elle eut enfin la tête tranchée. Les païens avouèrent eux-mêmes que jamais une personne de son sexe n'avait enduré tant de supplices. »

§ 8. — OUTRAGES INFLIGÉS AUX CORPS DES MARTYRS.

« Leur cruauté n'en fut pas pourtant satisfaite, et la fureur que le démon leur inspirait se déchargea sur les corps des saints. Transportés d'une trop grande folie pour avoir honte d'avoir été vaincus, le président et le peuple n'en devinrent que plus animés contre nous, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : « *L'injuste deviendra encore plus injuste, et le juste encore plus juste.* » Ils jetèrent aux chiens les corps de ceux qui étaient morts dans la prison et les gardèrent jour et nuit, de peur que nous ne leur rendissions l'honneur de la sépulture. Ils gardèrent de la même sorte les têtes et les restes que le feu et les bêtes avaient épargnés. Les uns grinçaient les dents contre les morts et enrageaient de dépit de ne pouvoir plus les tourmenter ; les autres en faisaient de sanglantes railleries et donnaient de grandes louanges à leurs dieux. Les moins emportés, et qui semblaient avoir quelque compassion de notre malheur, disaient, comme par reproche : « Où est maintenant leur Dieu ?

et de quoi leur a servi leur religion, qu'ils ont préférée à leur vie ? » Nous avions cependant un cruel regret de ne pouvoir donner la sépulture aux corps des saints. Les païens les gardaient avec tant de soins, que nous ne pouvions ni les prendre à la faveur de la nuit, ni les obtenir par argent ou par prières. Après que les corps des martyrs eurent été exposés



Fig. 5. — Résurrection de Tabithe, d'après le sarcophage de saint Sidoine à Aix.

six jours et déshonorés par toute sorte d'outrages, ils furent brûlés par les impies, et les cendres furent jetées dans le Rhône, afin qu'il n'en demeurât aucun reste sur la terre. Ils en usèrent de la sorte, comme s'ils eussent pu triompher de la puissance de Dieu. « Ils n'auront plus, disaient-ils, après cela, l'espérance de la résurrection, sur laquelle ils s'appuient, quand

ils introduisent une nouvelle religion, qu'ils méprisent les tourments et qu'ils vont si gaiement à la mort. Voyons maintenant s'ils ressusciteront, et si Dieu aura le pouvoir de les secourir et de les tirer d'entre nos mains [1]. »

1. Eusèbe. *Histoire ecclésiastique*, liv. V, ch. I. Eusèbe est né en Palestine vers la fin du règne de l'empereur Gallien (267); il mourut vers 338. Surnommé le *Père de l'Histoire ecclésiastique*, il rédigea la profession orthodoxe du concile de Nicée, auquel il assista.

III

L'APOSTOLAT DES GAULES A L'ÉPOQUE DE SAINT-DENYS.

Vers 273 après J.-C.

---

§ 1. — ÉCLIPSE DE LA FOI CHRÉTIENNE EN GAULE APRÈS LA PERSÉCUTION DE MARC-AURÈLE. — LES SEPT EVÊQUES MISSIONNAIRES.

La piété et la science de saint Irénée, successeur de saint Pothin à Lyon, donnèrent sans doute une nouvelle vigueur à l'Église des Gaules. On sait qu'il y assembla des conciles; ce qui prouve qu'il y avait des évêques établis en plusieurs lieux, et il dit lui-même qu'il y avait alors des Églises fondées dans la Germanie et parmi les Celtes[1]. Tertullien, qui n'est postérieur que de peu d'années, dit aussi que les diverses nations des Gaules étaient soumises à Jésus-Christ.

Cependant, soit que la persécution de Sévère eût emporté un fort grand nombre de chrétiens, soit qu'après la mort de saint Irénée il se trouvât peu de

1. Il périt dans la cinquième persécution, qui dura de 199 à 202, sous Septime Sévère.

chrétiens dans les Gaules capables de maintenir et d'étendre la foi; on n'y voyait vers le milieu du IIIe siècle que peu d'églises et un assez petit nombre de fidèles. C'est ce que nous lisons dans les Actes de saint Saturnin et ce que confirment saint Germain de Paris et sept autres des principaux évêques de Gaule, écrivant à sainte Radegonde (vers le milieu du VIe siècle) que la foi ayant commencé à être plantée dans les Gaules dès la naissance de la religion chrétienne, la connaissance de la vérité s'y répandit néanmoins dans peu de personnes jusqu'à l'arrivée de saint Martin.



Fig. 6. — Insignes des évêques. Forme primitive de la mitre jusqu'au VIe siècle.

Cet état des Églises des Gaules toucha les évêques des pays voisins, et l'on donna, dit saint Grégoire de Tours, l'ordination épiscopale à sept personnes pour les envoyer prêcher dans les Gaules. Ces sept évêques sont saint Gatien de Tours, saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Denys de Paris, saint Austremoine de Clermont et saint Martial de Limoges. Saint Grégoire de Tours nous apprend qu'ils furent envoyés par les évêques de Rome, et Fortunat (qui vivait à la même époque) dit que saint Saturnin fut envoyé de Rome. Il en est de même pour la plupart des autres : ainsi il paraît que c'était la croyance commune dès le VIe siècle au moins.

Il y avait sans doute aussi une tradition, dans les Églises de France, qui voulait que ces sept évêques y fussent venus à peu près dans le même temps,



Fig. 7. — Les apôtres écoutant l'enseignement du divin Maitre, d'après le sarcophage de Rignieux.

c'est-à-dire vers l'an 250. On peut donc penser qu'ils avaient été envoyés ou tous ensemble, ou séparément, durant la paix dont l'Église jouit sous Philippe ; ce fut sans doute par le pape saint Fabien, qui occupa le siège de Rome de l'an 236 jusqu'au commencement de 250. Le martyrologe romain dit que c'est lui qui a envoyé saint Gatien.

Ces sept évêques furent envoyés dans les Gaules comme des apôtres et des évangélistes, pour prêcher l'Évangile partout où l'Esprit de Dieu les conduirait, sans qu'il soit nécessaire de croire qu'on les ait destinés à Rome pour de certaines églises. Mais, s'étant ensuite arrêtés particulièrement en de certains lieux, ou les ayant consacrés par leur martyre, ils en ont été considérés comme évêques.

Ces saints sont même honorés dans chacun de ces lieux, comme en étant les apôtres et les premiers évêques, soit qu'effectivement ils y aient les premiers prêché la foi et formé l'Église, soit qu'ils aient seulement achevé ce que d'autres avaient commencé et aient rétabli ce que le défaut de ministres ou d'autres causes pouvaient avoir interrompu, car il est fort possible qu'il y eût déjà eu des chrétiens à Toulouse, à Paris et autres lieux, surtout à Arles, avant qu'ils y vinssent. Il n'est pas impossible même qu'il y eût eu aussi des évêques, mais qui n'avaient point laissé de successeurs. Ces sept évêques peuvent avoir été accompagnés de plusieurs personnes et ministres inférieurs. En effet, les actes de saint Fuscien et saint Victoric portent que non-seulement ces deux saints, mais encore saint Crépin et saint Crépinien, saint Rufin et saint Valère, saint Lucien de Beauvais, saint Régule ou Rieule, saint Quentin, saint Piaton et saint Marcel, sont venus de Rome avec

saint Denys. Il est vrai que l'on peut bien avoir fait compagnons de la mission de saint Denys ceux qui ont eu seulement quelque liaison avec lui ou qui ont pris quelque part dans ses travaux, soit qu'ils fussent venus de Rome comme lui, soit qu'il les eût trouvés ou les eût formés dans les Gaules.

§ 2. — SAINS DENYS, L'APÔTRE DES GAULES.

Il y a quelque apparence que ces sept apôtres des Gaules arrivèrent d'abord à Arles et y établirent peut-être saint Trophime pour évêque. D'après une tradition, saint Denys, y étant arrivé avec ceux qui l'accompagnaient, y trouva quelques chrétiens, y prêcha quelque temps l'Évangile avec beaucoup de fruit et y consacra une église. On trouve même dans les *Diptyques* [1] de l'Église d'Arles un Denys mis à la tête des évêques de cette Église avant saint Trophime, ce qui peut donner lieu de croire que saint Denys était le chef de cette mission. De là ce titre d'*apôtre des Gaules* qu'on lui a donné. Ce qui est certain, c'est que, des sept évêques qui vinrent avec lui, c'est lui qui a porté le plus loin la prédication de l'Évangile.

§ 3. -- SAINT DENYS ÉVANGÉLISE PARIS; SON MARTYRE.

Les autres étant demeurés dans les pays plus méridionaux, il s'avança jusqu'à Paris, accompagné des onze saints cités plus haut, s'il en faut croire les Actes de saint Fuscien et saint Victoric. Ceux de saint

1. Ce sont, à proprement parler, les registres des églises primitives, relatant leur histoire.

Denys disent, en outre, qu'avant de venir à Paris il avait déjà souffert beaucoup pour la foi, et ils portent qu'on tenait que ce saint avait été envoyé prêcher la parole de Dieu aux Gentils par les successeurs des apôtres, c'est-à-dire par les évêques de Rome, comme on le trouve dans Usuard, dans Adon et dans les actes de divers saints dont on le fait compagnon. Ils ajoutent que, étant arrivés à Paris, il y convertit beaucoup de personnes par ses prédications et par ses miracles; qu'il y établit un clergé, et qu'il y bâtit même une église, n'y en ayant point eu jusqu'alors. La tradition ne nous apprend point où était cette église, qui fut apparemment ruinée avec les autres en l'an 303. La vie de saint Marcel donne quelque lieu de croire que sous Prudence, prédécesseur de ce saint, et sur la fin du IVe siècle, l'Église cathédrale n'était pas fort éloignée de la Seine.

Les Actes de saint Denys disent encore qu'une persécution s'étant tout d'un coup élevée contre l'Église, comme on cherchait partout les chrétiens dans l'Occident, les persécuteurs trouvèrent saint Denys à Paris et le prirent, avec saint Rustique, prêtre, et saint Éleuthère, archidiacre. Ils confessèrent tous trois la foi qu'ils enseignaient, et, après avoir été éprouvés par les fouets et plusieurs autres supplices, ils eurent la tête tranchée. La tradition de l'Église de Paris est que saint Denys fut quelque temps en prison dans le lieu qu'on appelait Saint-Denys-de-la-Chartre. Le nom de ce lieu et sa situation basse près de la rivière donnent en effet sujet de croire que ç'a été autrefois une prison et un cachot, ce qui ressort également des actes de la fondation de cette église sous le roi Robert. Par un autre acte de l'an 1206, on voit que la créance commune de ce temps-là était que le lieu

précis où saint Denys avait été mis en prison était l'église de Saint-Symphorien, près de Saint-Denys-de-la-Chartre. Le juge qui condamna saint Denys s'appelait Fescenninus selon Usuard, et Sicinnius Fescenninus selon Adon.

Saint Grégoire de Tours dit, comme ces Actes, que saint Denys souffrit divers supplices pour Jésus-Christ et eut enfin la tête tranchée. Bède et les autres écrivains postérieurs lui donnent pour compagnons de son martyre saint Rustique, prêtre, et saint Éleuthère, diacre. On trouve le même détail dans quelques exemplaires du martyrologe de saint Jérôme. D'autres ne donnent à saint Rustique que le titre de confesseur et le mettent après saint Éleuthère. Néanmoins la vie de sainte Geneviève, écrite au commencement du VIe siècle, porte que saint Denys avait souffert et avait été enterré avec saint Rustique et saint Éleuthère, ses compagnons. Ils sont nommés tous deux avec saint Denys dans les litanies, et même dans le canon d'un sacramentaire de Saint-Martin de Tours, écrit au plus tard sous Charles le Chauve. On les trouve de même dans des litanies qui peuvent avoir été faites il y a mille ans, et dans plusieurs monuments du VIIIe siècle et du IXe siècle.

4. — ÉPOQUE DU MARTYRE DE SAINT DENYS ; HONNEURS RENDUS A SES RELIQUES.

Il est difficile de déterminer le temps où saint Denys a souffert. Ce qui est dit dans ses actes de la persécution subite dans laquelle il fut enveloppé, convient fort bien à celle qu'Aurélien excita l'an 273 [1], presque

1. C'est la neuvième persécution.

en même temps qu'il se rendit maître des Gaules. D'autres pensent qu'il n'est mort que sous Dioclétien, parce qu'on le fait compagnon de divers saints qui ont souffert sous ce règne; il n'est pas nécessaire de l'entendre de la grande persécution commencée en l'an 303, dans les dernières années de ce prince, car on peut croire que Maximien Hercule, qui vint dans les Gaules en 286 et qui paraît y être presque toujours demeuré jusqu'en 292, y persécuta l'Église durant ce temps-là, et surtout au commencement. Aussi les Actes de saint Denys ne mettent la persécution dont il fut victime que dans l'Occident, qui était le partage de Maximien.

Ces Actes portent que, de peur que les chrétiens n'enterrassent et n'honorassent les corps des martyrs, les persécuteurs ordonnèrent qu'on les allât jeter dans la rivière de Seine, assez loin de la ville, afin qu'on ne les pût pas retirer de l'eau, mais que, après qu'on les eut mis sur des bateaux, une dame amusa les soldats qui devaient exécuter l'ordre, en leur faisant bonne chère, durant que ses gens enlevaient les corps des martyrs et les enterraient dans une terre prête à semer et sur laquelle on sema aussitôt, afin qu'on ne pût point connaître le lieu où on les avait mis; c'était à peu près le lieu même où ils avaient été martyrisés.

§ 5. — FONDATION DE LA BASILIQUE DE SAINT DENYS.

Quand la persécution fut passée, la même dame, ajoutent les Actes, fit faire un tombeau sur le lieu de leur sépulture, et les chrétiens ensuite y bâtirent une église. Ce furent les habitants de Paris qui la firent bâtir (vers la fin du ve siècle), à la sollicitation de

sainte Geneviève, qui avait une grande dévotion pour le lieu où saint Denys avait souffert et où il était enterré, avec saint Rustique et saint Éleuthère, ses compagnons; et elle le regardait comme un lieu qui devait imprimer la terreur et le respect. Cette église fut le fruit de la foi de sainte Geneviève aussi bien

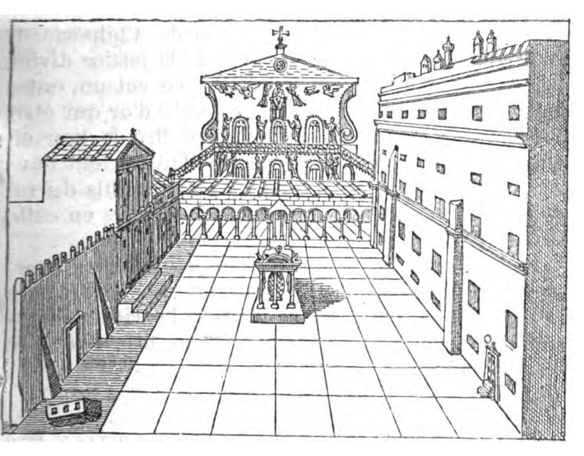


Fig. 8. — Type des anciennes basiliques. — Basilique primitive de Saint-Pierre de Rome.

que de ses soins, et Dieu l'honora de divers miracles, tant durant qu'on la bâtissait qu'après qu'elle fut bâtie. Sainte Geneviève venait quelquefois la visiter, et même durant la nuit. Cette église devint fort célèbre et fort honorée de tout le monde dès le temps des premiers rois de France. On y venait en pèlerinage des extrémités de la Gaule, comme on le voit

par la vie de saint Marius, abbé de Beuvons, au diocèse de Sisteron en Provence, qui y vint vers le temps de Clovis Ier, et, étant tombé malade avant de sortir de Paris, il fut guéri par saint Denys.

On y venait faire serment pour les choses que l'on ne pouvait découvrir par aucun moyen humain. Saint Grégoire de Tours en raconte une histoire arrivée vers le commencement du règne de Chilpéric. Il rapporte aussi quelques exemples de la justice divine contre ceux qui l'avaient pillée. Il y en eut un, entre autres, qui voulut prendre une colombe d'or qui était sur le tombeau du saint (c'était peut-être le lieu où était le Saint-Sacrement, qui se mettait souvent dans des colombes); il fut frappé de mort. Le fils du roi Chilpéric et le roi Dagobert ont été enterrés en cette église.

Le tombeau du saint y était couvert de riches ornements. Il était en forme de tour, ou orné de diverses petites tours. Saint Éloi prit plaisir à l'enrichir extrêmement et en fit un des plus précieux ornements de la France.

§ 6. — FABLES AJOUTÉES A L'HISTOIRE DE SAINT DENYS ; LIEU DE SA MORT, DE SA SÉPULTURE ET DE SA PREMIÈRE ÉGLISE.

Hilduin dit beaucoup de particularités du martyre de saint Denys et lui fait souffrir bien des tourments[1]. Le four que l'on faisait voir à Saint-Denys-du-Pas ne peut donner aucune certitude de ce que prétend Hilduin, qu'il fut jeté dans un four ardent sans en souf-

1. Il n'en existe aucune mention dans ses Actes, qui sont d'autant moins suspects qu'ils se rapprochent plus de son temps.

frir aucun mal. Les Actes ne disent point qu'il ait pris sa tête entre ses bras et qu'il ait marché quelque temps en cet état, comme on le lit dans Hilduin, qui écrivait au IXe siècle. Ce n'est qu'une fantaisie des peintres, qui lui ont mis la tête dans ses mains pour montrer qu'on la lui avait coupée; sur quoi, on a ensuite fondé ce qu'on lit dans Hilduin. D'autres supposent aussi que c'est une pure fiction et croient qu'elle peut venir de cette parole métaphorique de saint Chrysostome : que les martyrs portent leurs têtes coupées en leurs mains et les offrent à Dieu. On voit par l'exemple de saint Ferréol de Vienne qu'en enterrant les martyrs on leur mettait la tête entre les mains.

« Parmi les auteurs anciens[1] qui ont parlé du martyre de saint Denys et de ses compagnons, Hilduin a le premier désigné Montmartre comme le lieu de ce martyre. Bien qu'une charte du roi Robert vienne attester le même fait, bien que deux églises du titre de Saint-Denys existant sur la colline du temps de Louis le Gros, montrent clairement l'accord de la tradition avec les textes, quelques écrivains modernes, contestant l'autorité d'Hilduin, ont cherché ailleurs qu'à Montmartre le lieu de la passion de saint Denys. Mais il y a un fait ancien et méconnu, qui paraît contenir l'indication antique et précise du lieu où l'apôtre des Gaules a souffert pour la foi, et la preuve de la vénération attachée à ce lieu dès les premiers âges de l'Église.

1. Toute la fin du paragraphe est extraite des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* de M. Leblant, membre de l'Institut.

« Élevée, comme le montre un tableau de 1410, sur le versant de Montmartre, la chapelle du saint martyr est nommée, dès la fin du XIe siècle, dans la donation qu'en firent alors des laïques à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs. Les dispositions de cet acte montrent que le *sanctum martyrium*, dont tout vient attester d'ailleurs l'antiquité, était encore à cette époque visité par de nombreux fidèles, qui y apportaient leurs offrandes.

« La chapelle de Montmartre fut, en 1611, le théâtre d'une découverte constatée par procès-verbal et souvent mentionnée par les écrivains, mais demeurée sans explication jusqu'à ce jour.

« L'an mil six cent onze, dit le procès-verbal rapporté par du Breuil, le treizième jour de juillet... mesdames les religieuses de Montmartre... voulant faire agrandir et accroistre leur chapelle du martyre de monsieur sainct Denys et ses compagnons, vulgairement dite la chapelle des Saincts-Martyrs... les massons, travaillant aux fondements des murs nécessaires pour faire ledict accroissement, auroient trouvé au delà du bout et chef de ladicte chapelle, qui regarde du costé du levant, une voulte sous laquelle il y a des degrez pour descendre soubs terre en une cave... en laquelle voulte.., nous serions descendu... et aurions trouvé que c'étoit une descente droitte, laquelle a cinq pieds un quart de largeur. Par laquelle serions descendu trente-sept degrez faicts de vieille massonnerie de plastre, gastée et escornée; le dessus de laquelle descente est voulté, et au bas de laquelle descente aurions trouvé une cave ou caverne prise dans un roc de plastre tant par le haut que par les costés et circuit d'icelle. Laquelle... a de longueur depuis l'entrée jusques au bout qui est en tirant vers

la closture desdictes religieuses, trente-deux pieds. L'entrée de laquelle a huict pieds de largeur; et en un endroit distant de ladicte descente de neuf pieds, elle a de largeur seize pieds, et le surplus d'icelle va en estressissant, en sorte qu'au bout, vers la closture desdictes religieuses, elle n'a que sept pieds de largeur. Dans laquelle cave, du costé de l'orient, il y a une pierre de plastre bicornue, qui a quatre pieds de long et deux pieds et demy de large, prise par son milieu, ayant six poulses d'espaisseur, au-dessus de laquelle, au milieu, il y a une croix gravée avec un sizeau, qui a six poulses en quarré de longueur et demy poulse de largeur. Icelle pierre est élevée sur deux pierres de chacun costé, de moillon de pierre dure, de trois pieds de hault, appuyée contre la roche de plastre, en forme de table ou autel : et est distant de ladicte montée de cinq pieds vers le bout de laquelle cave, à la main droite de l'entrée, il y a dans la dicte roche de pierre une croix, imprimée avec un poinsson au cousteau, ou autre ferrement; et y sont ensuite ces lettres MAR. Il y a apparence d'autres qui suivoient : mais on ne les peut discerner. Au même costé, un peu distant de la susdicte croix, au bout de ladicte cave, en entrant, à la distance de vingt-quatre pieds, dès l'entrée, s'est trouvé ce mot escrit de pierre noire sur le roc : CHEMIN, et au costé dudict mot y auroit eu quelque forme de lettres imprimées dans la pierre avec la pointe d'un cousteau ou autre ferrement où il y a DIO, avec autres lettres suivantes qui ne se peuvent distinguer. La hauteur de la cave en son entrée est de six pieds jusqu'à neuf pieds en tirant de ladicte entrée vers le bout de ladicte cave. Le surplus jusques au bout est rempli de terre et de gravois, etc. »

« La nouvelle de la découverte attira en ce lieu un nombre considérable de visiteurs, parmi lesquels figuraient la reine Marie de Médicis et plusieurs dames de qualité. Nous avons encore une preuve de la sensation produite par cet évènement, dans une jolie gravure au burin donnant une vue de Montmartre et de la crypte, gravure que Nicolas de la Matthonière fit immédiatement exécuter par Jean de Halbeeck et qui, imprimée sur une feuille volante, avec une courte notice, fut répandue dans le public.

« Au premier coup d'œil jeté sur l'estampe, la pensée se reporte involontairement aux chapelles souterraines des catacombes. A Montmartre, de même qu'à Rome, la crypte est creusée dans le sol même; au-dessus d'elle, comme sur les cimetières romains, s'élève un *martyrium*; auprès de la pierre qui sert d'autel, figure, dit la notice de la Matthonière, « une forme de fenestre pour mettre les burettes, » c'est-à-dire une de ces petites niches que l'on remarque dans les oratoires des catacombes et qui servaient à déposer les vases sacrés.

« Un dernier point de ressemblance résulte de la présence d'inscriptions tracées sur les parois. En cherchant au cimetière de Saint-Calixte les sanctuaires importants dont il soupçonnait l'existence, M. le chevalier de Rossi a retrouvé, dans une vigne récemment acquise par le saint-père, et sous deux anciennes basiliques chrétiennes, une chapelle souterraine, d'une dimension inusitée et d'une riche ornementation, qui avait servi de lieu de sépulture à un grand nombre de papes et de martyrs du IIIe siècle.

« Outre les épitaphes des chrétiens enterrés sous ces voûtes, écrit à ce sujet M. Noël des Vergers, plus de trois cents inscriptions, tracées à la pointe du stylet

ou au charbon sur l'enduit qui recouvre les murailles, témoignent de la piété des dévots visiteurs à l'époque où la crypte était encore accessible et de leur vénération pour cette sainte chapelle. Il est difficile de ne pas rapprocher de ces anciens actes de visite « les mots escrits de pierre noire sur le roc, ou imprimés dans la pierre avec la pointe d'un poinsson, ou cousteau ou autre ferrement, » relatés par le procès-verbal de 1611. La ressemblance frappante des lieux, l'identité des procédés graphiques paraissent indiquer qu'à Montmartre, comme à Rome, des pèlerins ont laissé les marques de leur passage.

« Il faut donc voir dans la crypte de Montmartre un sanctuaire creusé aux premiers siècles sur la place, alors sans doute bien connue, où saint Denys et ses compagnons avaient souffert pour la foi; dans les inscriptions murales, les actes de visite des pèlerins qui y sont venus prier; dans le *sanctum martyrium*, un antique édifice s'élevant, selon la coutume, sur le lieu sanctifié par le martyre. »

IV

LES DERNIÈRES PERSÉCUTIONS ET LETRIOMPHE DU CHRISTIANISME. — DIOCLÉTIEN ET CONSTANTIN

§ 1. — RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DEPUIS DÈCE JUSQU'A DIOCLÉTIEN.

L'Église, qui avait été agitée d'une persécution violente et presque continuelle depuis l'an 250 jusqu'à l'an 260, sous les empereurs Dèce, Gallus et Valérien, recouvra la paix par les édits de Gallien en sa faveur, et les troubles qui agitèrent l'empire sous Claude, son successeur, ne semblent pas avoir donné beaucoup de loisir à ce prince de penser à autre chose qu'à se défendre des attaques des ennemis de l'État. Claude ayant régné environ deux ans, Aurélien, qui lui succéda en 278, témoigna beaucoup de bonté et d'équité envers les chrétiens dans les premières années de son règne. Mais il changea d'inclination plus tard et persécuta l'Église, particulièrement celle des Gaules, en 273 et 274. Il publia même des édits contre les chrétiens. Mais étant mort aussitôt après, au commencement de l'an 275, cette

tempête se dissipa. Tacite, Florien, Probe, Carus avec

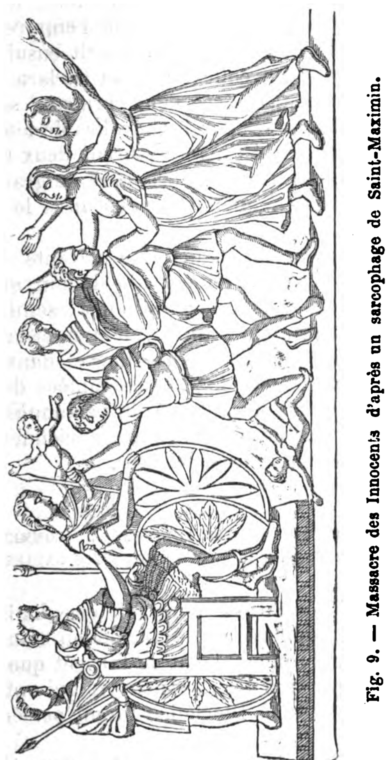


Fig. 9. — Massacre des Innocents d'après un sarcophage de Saint-Maximin.

ses enfants Carin et Numérien, se succédèrent l'un à l'autre jusqu'au mois de septembre 284, époque à la-

quelle Numérien fut tué et Dioclétien mis à sa place.

Dioclétien, fait empereur à Chalcédoine le 17 septembre, se trouva maître de tout l'empire l'année suivante par la mort de Carin. Il prit ensuite Maximien Hercule pour collègue et le déclara Auguste le 1er avril 286. Mais ces deux princes, se voyant accablés de tous côtés par les révoltes de leurs sujets et par des guerres étrangères, firent deux Césars le 1er mars 292, Constance-Chlore, père du grand Constantin, et Galère, à qui l'on donna aussi le nom de Maximien[1].

Eusèbe dépeint de la manière suivante l'état où était l'Église durant ce temps : « Le démon, qui a reçu la puissance de persécuter les saints, semblait être endormi d'un profond sommeil; le nom et la religion de Jésus-Christ étaient dans l'estime et dans la vénération de tout le monde ; les assemblées des fidèles étaient remplies d'une infinité de personnes; et l'on était obligé partout d'abattre les anciennes églises pour en rebâtir de plus spacieuses. »

§ 2. — MARTYRS QUI ONT SOUFFERT AU COMMENCEMENT DU RÈGNE DE DIOCLÉTIEN DANS LES GAULES.

Ce portrait qu'Eusèbe nous fait des dix-huit premières années du règne de Dioclétien nous représente sans doute mieux l'état de l'Orient que de l'Occident; car presque tous les martyrs qui ont souffert dans les Gaules sous Dioclétien furent persécutés dès

1. Ce système du gouvernement à deux têtes dans chacune des parties de l'empire est ce qu'on appelle la tétrarchie. Maximien et Constance-Chlore se partageaient l'Occident.

le commencement de ce règne, lorsque Maximien Hercule y était. Il y vint en 286, et, à peine avait-il passé les Alpes, qu'il fit massacrer le 22 septembre la célèbre légion Thébéenne, dont saint Maurice était le premier officier.

On croit qu'il envoya aussitôt Rictius Varius, son préfet du prétoire, célèbre dans les martyrologes sous le nom de Rictiovaire, pour faire mourir les restes de la même légion répandus en divers endroits des Gaules ; la première exécution de cet officier fut de faire noyer à Bâle divers chrétiens. On prétend qu'il arriva à Trèves le 4 octobre, et que dès le jour même et les deux suivants il fit mourir non-seulement plusieurs soldats thébéens, mais encore un fort grand nombre des principaux habitants de la ville, parce qu'ils étaient chrétiens. Ce fut probablement lui aussi qui fit martyriser à Cologne et aux environs saint Géréon et plusieurs autres de la légion Thébéenne (286).

En 287, il fit plusieurs martyrs à Reims, d'où, étant parti pour venir du côté de Soissons, il exerça sa cruauté à Fimes le 2 mars contre saint Macre et un peu plus loin contre saint Rufin et saint Valère (fête le 14 juin). Il s'en alla alors du côté de la Picardie pour faire mourir saint Quentin, qui fut effectivement martyrisé le 31 octobre. Les saints Fuscien, Victoric et Gentien furent aussi martyrisés par lui auprès d'Amiens, le 11 de décembre, quarante-deux jours après saint Quentin.

Il faut rapporter à la même année le martyre de saint Firmin, évêque d'Amiens, et de saint Just enfant (fêtes le 25 septembre et le 18 octobre), s'il est vrai qu'ils aient souffert sous Varus, car on les met aussi en d'autres temps. Saint Crépin et saint Crépinien furent couronnés les derniers par la cruauté de

ce préfet (fête le 25 octobre); car Rictius Varus mourut en même temps qu'eux, vers l'an 288.

Julien succéda à Varus comme préfet du prétoire et il fit mourir saint Yon à Chartres, dans la Lyonnaise, et saint Lucien à Beauvais, dans la Belgique. Eutyque et Astère, qui ont eu part au martyre de saint Victor de Marseille, semblent aussi avoir été préfets du prétoire; et ils ont sans doute succédé à Julien en 290 ou 291. Pour Licinius Fescennius, qu'on trouve avoir martyrisé saint Denys à Paris et saint Nicaise dans le Vexin, il peut avoir été gouverneur de la seconde Lyonnaise, qui était alors plus étendue qu'elle n'a été depuis, si même la Lyonnaise était déjà divisée en deux provinces.

On prétend que sainte Foy et saint Caprais ont souffert à Agen sous le juge Dacien; on ne marque point le nom de celui qui condamna à Nantes en Bretagne les saints frères Donatien et Rogatien [1].

§ 3. — COMMENCEMENT DU RÈGNE DE CONSTANTIN EN GAULE [2].

Devenu empereur après la mort de Constance-Chlore, Constantin, César des Gaules, se mit à parcourir, en donnant des preuves de la plus grande humanité, les provinces qui avaient été administrées par son père. Les Barbares qui confinent au Rhin et à l'Océan occidental ayant osé remuer de nouveau, il les soumit à sa domination et adoucit leurs mœurs sau-

1. Lors de la grande persécution ordonnée par Galérius et par Dioclétien, la Gaule dut d'être épargnée à la mansuétude et à l'esprit tolérant du César Constance-Chlore.

2. Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. I, ch. xxv, sqq.

vages. Il se contenta d'en refouler d'autres et de les écarter des frontières de l'empire, comme des bêtes sauvages; c'étaient ceux dont il avait vu l'humeur incompatible avec une existence tranquille et pacifique. Cela fait, il songea à d'autres parties du monde, passa contre les nations de la Bretagne jusque dans les sites reculés de l'Océan, puis il tourna les yeux vers des contrées qui avaient besoin de son secours pour guérir leurs maux. Il songea à Rome, alors gémissant sous la tyrannie de Maxence [1].

§ 4. — IL PREND LA RÉSOLUTION DE N'ADORER QU'UN SEUL DIEU.

Il comprit qu'il ne lui suffisait pas d'avoir des ressources militaires, et qu'il lui fallait un secours plus puissant, à cause des maléfices et des sortilèges qu'employait le tyran son ennemi. Et il appela Dieu à son secours, persuadé que l'appui de la divinité le rendrait invincible. Il se demanda en lui-même quel Dieu il choisirait. Pendant qu'il s'interroge, la réflexion suivante lui vient à l'esprit : parmi tant d'empereurs qui l'avaient précédé, ceux qui avaient placé leur espérance dans la multitude des dieux et qui les avaient honorés par des sacrifices et des offrandes avaient été le jouet de prédictions flatteuses et d'oracles pleins d'heureuses promesses; mais ils étaient morts malheureusement et n'avaient eu

1. Maxence, fils de Maximien Hercule qui avait abdiqué en même temps que Dioclétien, était parvenu à l'empire, à Rome; représentant du vieux parti païen, il persécute les chrétiens pendant que Constantin les protège en Gaule.

auprès d'eux aucun dieu pour les sauver miraculeusement du trépas qui les menaçait. Seul son père, qui avait suivi une voie contraire à celle de ses devanciers et qui avait condamné leur erreur et adoré pendant tout le temps de sa vie un seul Dieu, maître de toutes choses, avait trouvé en lui un sauveur et un gardien de son empire, en même temps que l'auteur de toutes sortes de bienfaits. Il regarda comme le comble de la démence d'adorer des dieux qui n'existaient nulle part et résolut d'adorer le seul Dieu qu'avait adoré son père.

§ 5. — LE SIGNE DE LA CROIX APPARAIT A CONSTANTIN.

Il se mit donc à implorer son aide, le priant et le suppliant de se faire connaître et de lui tendre une main secourable dans les circonstances présentes. Pendant que l'empereur était ainsi en prières et en ardentes supplications, un signe merveilleux envoyé de Dieu lui apparut [1]. C'était vers le milieu du jour; le soleil inclinait vers le couchant. Le signe de la croix resplendit tout à coup dans le ciel, superposé au soleil, avec cette inscription : « Par elle tu vaincras ! » Voilà ce que l'empereur affirma avoir vu de ses yeux. Cette vue le remplit de stupeur ainsi que ses soldats, qui le suivaient dans je ne sais quelle marche militaire.

1. Eusèbe affirme avec force dans sa narration que le fait lui a été rapporté par l'empereur lui-même, sous la foi du serment.

§ 6. — LE CHRIST ORDONNE A CONSTANTIN DE FAIRE UN ÉTENDARD DE LA CROIX. — DESCRIPTION DU LABARUM.

Constantin se demanda avec anxiété en lui-même ce que signifiait cette apparition. Il était plongé dans les pensées qu'elle lui suggérait, lorsque la nuit survint. Pendant qu'il dormait, le Christ lui apparut avec le signe qu'il avait vu dans le ciel, et il lui ordonna de faire un étendard de guerre à la ressemblance du signe qui lui était apparu, et de s'en servir dans les combats comme d'un symbole de victoire. Levé au point du jour, Constantin fit connaître à ses amis cette révélation; il fit venir des orfèvres et des ouvriers en pierres précieuses, et, prenant place au milieu d'eux, il leur décrivit le signe miraculeux; il leur ordonna de le reproduire en or et en pierres précieuses. Nous nous rappelons l'avoir vu quelquefois. Voici comment il était: Une longue lance couverte d'or portait en travers une barre figurant la croix. Au-dessus, à l'extrémité supérieure de la lance, était fixée une couronne formée de pierres précieuses et de bandes d'or entrelacées, en dedans de laquelle deux lettres désignaient le nom du Christ par deux jambages croisés au milieu desquels s'intercalait la lettre ρ. L'empereur



Fig. 10. — Labarum de Constantin, d'après un sarcophage du Vatican.

prit l'habitude de porter les mêmes lettres sur son casque. A la barre placée en travers de la lance pendait un voile; le tissu de pourpre, les pierres précieuses assemblées et dont l'éclat éblouissait les yeux, tout l'or introduit dans la trame en faisaient un objet merveilleux à voir. Le voile, fixé à la barre transversale, était d'une longueur et d'une largeur égales. La lance,



Fig. 11. — Emblème du triomphe du christianisme, d'après un chapiteau d'Arles.

qui depuis son extrémité inférieure jusqu'au haut était fort allongée, portait au-dessous du signe de la croix, et au sommet du voile aux couleurs variées, l'image dorée de l'empereur, cher à Dieu, et de ses enfants, peints jusqu'à la poitrine. C'est de cet emblème de salut que l'empereur se servit toujours comme d'un rempart contre les troupes ennemies, quelles qu'elles fussent, et il ordonna de porter à la tête de toutes les armées des étendards copiés sur le même modèle.



Fig. 12. — Bataille du pont Milvius (fragment d'une fresque de Raphaël au Vatican). Constantin fond **sur l'ennemi; le labarum est à ses côtés.**

§ 7. — CONSTANTIN MARCHE CONTRE MAXENCE.

Après s'être fait instruire et avoir pris connaissance des Livres saints, Constantin résolut de n'avoir de culte que pour le Dieu dont il avait vu le signe; il s'entoura de prêtres et résolut d'aller mettre fin aux fureurs de Maxence, qui remplissait Rome du scandale de ses débauches et l'inondait du sang des citoyens, choisissant des chrétiens comme victimes de ses atrocités. Rempli de douleur et de commisération, Constantin fit des préparatifs de guerre contre le tyran; il appela à son aide le Dieu maître de toutes choses et invoqua le Christ son Fils comme sauveur et auxiliaire. Il fit placer en tête de son armée l'emblème de la victoire, c'est-à-dire le signe du salut, et s'avança avec toutes ses forces dans l'intention de rendre aux Romains par son intervention la liberté dont leurs ancêtres leur avaient laissé l'héritage.

Maxence avait plus de confiance dans lés sortilèges et dans la magie que dans la fidélité de ses sujets, et il n'osait pas sortir des portes de Rome. Mais il avait pourvu toutes les villes et places autour de Rome et dans toute l'Italie d'innombrables garnisons, et des armées tenaient la campagne. Avec le secours divin, l'empereur, après avoir forcé avec impétuosité la première, la seconde et la troisième ligne, pénétra dans l'intérieur de la ville.

§ 8. — BATAILLE DU PONT-MILVIUS. — TRIOMPHE DE LA CROIX (312).

Vainqueur de Maxence au pont du Tibre (Pont Milvius, aujourd'hui Ponte Molle), du haut duquel il précipita dans le fleuve une partie de l'armée de Maxence, Constantin entre dans Rome en triomphe et aux applaudissements du peuple.

Mais il ne se laisse point troubler par les louanges et les acclamations. Comprenant que c'est avec le secours de Dieu qu'il a vaincu, il veut immédiatement manifester hautement sa reconnaissance. Il fait placer le labarum dans la main d'une statue qui lui est élevée, par son ordre, dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, et au-dessous il fait graver cette inscription en latin :

PAR CE SIGNE DE SALUT, EMBLÈME DE LA VÉRITÉ ET DU COURAGE, J'AI SAUVÉ ET DÉLIVRÉ VOTRE VILLE DU JOUG D'UNE DOMINATION TYRANNIQUE ; J'AI RENDU AU SÉNAT ET AU PEUPLE ROMAIN, REMIS EN LIBERTÉ, LEUR ANTIQUE GLOIRE ET LEUR SPLENDEUR.

V

L'ARIANISME EN GAULE. — SAINT HILAIRE DE POITIERS [1]

La religion chrétienne est maintenant victorieuse, elle ne subira plus que l'assaut impuissant de l'empereur Julien; les empereurs sont désormais chrétiens. Mais la religion du Christ a bientôt à se défendre contre des dangers intérieurs.

§ 1. — NAISSANCE ET JEUNESSE DE SAINT HILAIRE.

Saint Hilaire était Gaulois d'origine, né à Poitiers, d'une des meilleures familles des Gaules. Il se maria et eut une fille nommée Aspre. Sa femme et sa fille le précédèrent ou le suivirent dans la foi. Car saint Hilaire ne naquit pas chrétien, mais le devint. Étant encore païen, il s'enrichit extrêmement de toutes « les richesses des Egyptiens », c'est-à-dire de

1. La vie de saint Hilaire a été écrite vers l'an 565 par Fortunat, à la prière d'un évêque de Poitiers. Ce Fortunat ne paraît pas être le célèbre Vénance Fortunat, lui-même évêque de Poitiers vers la fin du VIe siècle, mais un écrivain un peu plus ancien. C'est cette vie qui forme le fond du récit de Lenain de Tillemont, reproduit et analysé ici.

tout ce que les auteurs païens avaient de bon, soit pour la connaissance de Dieu, soit pour les règles de la morale, soit pour l'art de la parole, soit pour les autres sciences. Il se fit particulièrement remarquer par son éloquence, que saint Jérôme loue souvent, en l'appelant un homme très éloquent, et se rendit encore célèbre par la poésie ; saint Jérôme nous apprend en effet qu'il publia, quand il fut chrétien, un livre d'hymnes. L'insuffisance de la philosophie, des lettres et des sciences humaines l'ayant tourné vers la lecture des Livres saints, Hilaire, après s'être pénétré des vérités qu'ils renferment, reçut le baptême.

§ 2. — SAINT HILAIRE EST FAIT ÉVÊQUE. — SAINT MARTIN VIENT LE TROUVER.

Il se passa depuis le baptême de saint Hilaire jusqu'à son épiscopat un assez long espace de temps. « Il était si plein de Dieu, dit Fortunat, et il avait tant de soin de former ses mœurs sur les règles de l'Église, qu'il semblait, étant laïque et marié, posséder déjà la grâce du sacerdoce. Il veillait dès lors avec attention sur ses actions et sur sa conduite, et le zèle qu'il avait pour la foi le portait à semer partout les paroles de la vérité. Tantôt il instruisait les uns de la véritable croyance touchant la Trinité ; tantôt il animait les autres par les promesses du royaume des cieux ; et sa foi en recueillait une abondante moisson. » Vers l'an 356, tout le peuple, d'un commun accord, l'éleva à la dignité du sacerdoce, à laquelle il semblait destiné depuis si longtemps.

Lorsqu'il fut obligé par sa charge de s'appliquer

au salut des autres, il prêcha publiquement les vérités dont il se nourrissait auparavant dans le secret. Ce fut par ce moyen qu'il répandit sa réputation au delà des Gaules. Les preuves qu'il donnait de sa foi et de son zèle pour le service de Dieu attirèrent auprès de lui saint Martin, qui devait être après lui la gloire et l'ornement de l'Église de France. Saint Hilaire, pour le lier davantage auprès de lui, le fit exorciste, après avoir tenté inutilement plusieurs fois de lui faire accepter le diaconat. Saint Martin voulut aller quelque temps après en Pannonie travailler à la conversion de ses parents, qui étaient païens. Mais saint Hilaire ne lui en accorda la permission qu'après l'avoir obligé par ses prières, et même par ses larmes, de lui promettre qu'il reviendrait le trouver.

§ 3. — LE CONCILE DE BÉZIERS.

L'Église de Gaule se conservait encore en ce temps-là dans le bonheur d'avoir la foi dans toute sa pureté. Toutes les persécutions des Ariens n'empêchaient point les évêques de demeurer fidèles à la divinité de Jésus-Christ.

Saturnin, évêque d'Arles, ternissait néanmoins la gloire de cette Église et en troublait toute la paix. C'était un méchant homme, d'un esprit entièrement corrompu, et qui, outre l'infamie de l'hérésie arienne, s'était rendu coupable de beaucoup de crimes. Cet évêque, emporté et factieux, tyrannisait alors les Gaules par les menaces, par la terreur des magistrats et par les violences. Mais les prélats de cette province, bien loin de céder à sa fureur, ne furent pas même intimidés par le bannissement de saint

Paulin, de saint Eusèbe, de Lucifer et de saint Denis. Saint Hilaire ne craignit pas d'être l'auteur d'une résolution d'excommunication contre Saturnin, Orsace et



Fig. 13. — Un concile dans les premiers temps de l'Église, d'après une ancienne peinture.

Valens (ces deux derniers, chefs de l'arianisme dans l'Illyrie). Mais ils accordèrent aux autres qui étaient entrés dans le parti des Ariens le pardon de leurs erreurs, s'ils voulaient y renoncer.

Les faux apôtres, ne pouvant souffrir de se voir flétrir par ce décret, obligèrent les évêques de se trouver à un synode assemblé à Béziers en Languedoc, où Saturnin voulut être présent avec d'autres évêques ariens; Paterne, évêque de Périgueux, était de ce nombre. Saint Hilaire s'opposa ouvertement aux blasphèmes des hérétiques. Car, comme il nous l'apprend lui-même, il s'y rendit dénonciateur devant les évêques des Gaules contre ceux qu'il croyait être les propagateurs de l'Arianisme. Il présenta des témoins contre eux et s'offrit de justifier comment ils étaient hérétiques : ce qui regardait principalement Saturnin. Il représenta que, sous le nom de saint Athanase, dont Constance voulait que tous les évêques signassent la condamnation, on ne prétendait pas moins que de condamner la vérité de la foi. Il fit voir que l'on corrompait l'Évangile et que l'on ruinait la foi.

Mais le peu de liberté qu'on lui donna ne lui permit pas de représenter ces choses avec l'étendue, l'ordre et la netteté qu'elles demandaient. Plus il pressait qu'on lui donnât audience, plus les ennemis de la vérité s'obstinaient à la lui faire refuser. Comme ils craignaient de se voir confondus à la lumière du public, ils ne voulurent point écouter ce que le saint avait envie de leur dire.

Ils le déposèrent même, s'il en faut croire Auxence, évêque arien de Milan. Non contents de leurs propres violences, ils trompèrent le César Julien, venu en Gaule l'an 355, à la fin de décembre; ils l'engagèrent à donner des ordres contre saint Hilaire, quoiqu'il eût été témoin de l'injustice avec laquelle on l'avait traité; on fit en cela une très-grande injure à ce prince même. Saturnin trompa aussi l'empereur Constance, qui était alors à Milan, car on envoya une

fausse relation à ce prince, au nom du concile, pour procurer l'exil du saint; Constance ordonna cet exil.

§ 4. — L'EXIL DE SAINT HILAIRE.

Saint Hilaire fut donc banni au sortir du concile de Béziers, par la faction de Saturnin et des autres Ariens qui étaient avec lui (en l'an 356, avant le mois



Fig. 14. — Suzanne, d'après un bas-relief d'Arles.

de juin). Il se résolut fort volontiers à l'exil, plutôt que de céder à ceux qui le voulaient contraindre de consentir à l'impiété. Il eût même été fort content de demeurer toujours banni, pourvu qu'il pût contribuer à l'éclaircissement de la vérité. Il eut pour associé dans son exil Rhodane, évêque de Toulouse. Ce prélat, qui était d'un naturel plus doux, et plus facile à dompter, résista aux ennemis de la foi, plutôt, dit Sulpice Sévère, par l'union qu'il avait avec saint

Hilaire que par son propre courage. Il mourut dans la Phrygie, où il avait été relégué.

Constance, non content d'avoir privé l'Église de Toulouse de son pasteur, y exerça sa fureur par d'étranges violences : les clercs furent battus à coups de bâton; les vicaires eurent tout le corps meurtri avec des fouets armés de plomb; et les sacrilèges portèrent leurs mains jusque sur Jésus-Christ même. Néanmoins rien ne fut capable d'ébranler la fermeté des prélats de Gaule. Quelque violence que Saturnin pût faire, ils ne voulurent jamais le recevoir dans leur communion. Ils demeurèrent au contraire très-fermes et dans la foi et dans la communion de saint Hilaire. Ils prirent à son exil la part qu'y doivent prendre des frères et ils ne souffrirent point que l'on mît un autre évêque en sa place, puisque le saint témoigne à Constance, en l'an 360, qu'il distribuait tous les jours la communion à son Église par ses prêtres.

Saint Hilaire, de sa part, prit le soin de leur écrire souvent de divers endroits, pour les informer des desseins qu'il prenait avec les bons évêques d'Orient pour la défense de la foi, et combien, parmi tous ces troubles, le diable faisait produire d'impiétés et de blasphèmes. Il en reçut aussi des réponses dignes de ces grands prélats, quoiqu'elles vinssent plus rarement et plus tard qu'il ne souhaitait, à cause de l'éloignement des lieux et de la difficulté qu'il y avait de le trouver dans le secret de sa retraite.

§ 5. — SAINT HILAIRE RÉTABLIT L'ÉGLISE ET LA FOI. CONCILE DE PARIS.

Saint Hilaire revint à Poitiers dès l'an 360. On peut juger quelle joie toute l'Église de Gaule, et celle de

Poitiers en particulier, eurent du retour de ce saint confesseur. Les peuples, qui se regardaient comme exilés par la privation de leur pasteur, crurent recevoir la liberté de revoir leur patrie, lorsqu'ils virent revenir ce grand évêque.

Saint Hilaire n'eut pas de désir plus pressant que de réparer les ruines que l'Arianisme avait faites à l'Église. La révolte de Julien, qui prit le titre d'Auguste dans les Gaules l'an 360, put bien faciliter cette tâche[1]. Saint Hilaire assembla pour ce sujet divers conciles dans les Gaules, et là, presque tous les évêques ayant reconnu l'erreur où ils étaient tombés, il rétablit la foi de l'Église en l'état où elle était auparavant. Saturnin, évêque d'Arles, s'opposait à un dessein si salutaire. Il fut chassé de l'Église par tous les évêques de Gaule. Ainsi les forces du parti des Ariens se trouvèrent abattues par la perte de celui qui en était le chef dans la Gaule. Paterne, de Périgueux, qui n'avait pas moins de fureur que lui et qui faisait une profession ouverte de l'hérésie, fut aussi déposé de l'épiscopat, et on pardonna à tous les autres.

Nous ne trouvons plus rien de ce qu'a fait saint Hilaire jusqu'à sa mort (368); il mourut à Poitiers, dans sa patrie, plein de sainteté et de foi; Fortunat rapporte que, dans le moment de sa mort, il entra dans sa chambre une lumière si brillante qu'on n'en pouvait supporter l'éclat. On n'a que des données peu précises sur l'endroit où repose le corps de cet évêque, qui avait joué un rôle si important dans les affaires religieuses de la Gaule.

1. Voir le volume suivant de la présente collection : *L'empire romain et les invasions barbares.*

VI

L'APOTRE DES CAMPAGNES. — SAINT MARTIN DE TOURS [1]

§ 1. — JEUNESSE DE SAINT MARTIN.

Saint Martin de Tours naquit dans la onzième année du règne de Constantin, à Sabarie, dans la Pannonie [2] (316 ou 317). Son père, qui de simple soldat était parvenu à la charge de tribun, était paysan avec toute sa famille. Le saint, quoique né dans la Pannonie, fut élevé à Pavie, dans le Milanais. Il n'étudia point et n'en eut guère le loisir : ce qui ne l'empêcha pas de parler fort bien, et avec autant de pureté et d'érudition que de lumière et de beauté d'esprit, quoiqu'il méprisât les vains ornements de l'éloquence. Il se fit catéchumène dès l'âge de dix ans et voulut se retirer à douze dans le désert, c'est-à-dire avec ces solitaires qui vivaient à la campagne, dans la retraite, et que l'on appelait ascètes.

1. Les détails de cette vie sont pour la plupart rapportés par Lenain de Tillemont, d'après saint Sulpice Sévère.
2. Probablement Sarwar, ou bien Zom-Bathel, en Hongrie.

Quelque amour qu'il eût pour la retraite, il fut contraint à quinze ans de s'engager dans la milice, où il demeura environ cinq ans, près de trois ans jusqu'à son baptême, qu'il reçut âgé de dix-huit ans (en 334) et deux ans encore depuis; c'est-à-dire qu'il s'est retiré âgé de vingt ans, en 336, à la fin du règne de Constantin. On sait avec quelle vertu il vécut étant dans les troupes. Car l'action célèbre qu'il fit étant encore catéchumène, lorsqu'il donna à un pauvre la moitié de sa casaque à la porte d'Amiens, ne fut pas la seule occasion où il fit paraître alors sa vertu. Ce fait nous apprend que saint Martin était enrôlé dans les armées des Gaules. Les fidèles bâtirent depuis un oratoire au lieu où il avait revêtu le pauvre, et on y établit des religieuses, qui honoraient la pauvreté de saint Martin par la leur. Après son baptême, il n'attendit deux ans pour quitter les troupes qu'afin d'attirer avec lui son tribun, qui voulait aussi se retirer. Il demanda son congé la veille d'une libéralité, que le prince, sans doute le jeune Constantin, devait faire aux soldats.

§ 2. — SAINT MARTIN SE RETIRE AUPRÈS DE SAINT HILAIRE DE POITIERS ET CONFESSE LA FOI EN ILLYRIE.

Sulpice Sévère dit que saint Martin, ayant quitté les armes, se retira auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers. Saint Hilaire, ayant connu le mérite de celui que l'estime de la vertu lui avait acquis pour disciple, voulut l'attacher à son Église en l'élevant au diaconat; mais tout ce qu'il put obtenir de l'humilité de Martin fut de lui faire accepter le rang d'exorciste. Il fut même obligé de consentir peu après que

saint Martin se séparât de lui pour aller travailler en Illyrie à la conversion de sa famille; mais ce ne fut qu'en l'obligeant par beaucoup de larmes à lui promettre de revenir. Il convertit, en passant les Alpes, un voleur qui le voulait dépouiller, et fit fuir le démon qui voulait l'intimider par ses menaces, en lui répondant qu'il ne craignait rien, parce que Dieu était son secours. Il n'eut pas la gloire de gagner son père à Dieu, mais sa charité fut plus efficace à l'égard de sa mère et de beaucoup d'autres.

Saint Martin acquit dans l'Illyrie le titre de confesseur, en souffrant publiquement le fouet pour la divinité de Jésus-Christ, contestée par les hérétiques ariens, et il se trouva seul à y défendre cet article capital de la foi contre la perfidie des prélats Orsace et Valens, évêques de cette province. Saint Paulin appelle saint Martin un très-illustre confesseur. Ce qu'il souffrit d'Auxence de Milan, et la mort à laquelle il s'exposa depuis plusieurs fois, non-seulement lui ont confirmé ce titre, mais l'ont fait juger digne de la gloire et de la couronne des martyrs.

§ 3. — SÉJOUR DE SAINT MARTIN A MILAN. — SON RETOUR A POITIERS. — FONDATION DU PREMIER MONASTÈRE DE GAULE.

Il se retira à Milan vers la fin de 356, après avoir appris que saint Hilaire avait été banni, et y vécut quelque temps dans la solitude. Auxence, qui l'en chassa, avait été établi sur le siége de cette Église en 355, et il y demeura jusqu'en 374, époque où la mort le contraignit de le céder à saint Ambroise.

L'île Gallinaire, où saint Martin se retira après qu'Auxence l'eut chassé de Milan, est une petite île

Ostiar̄ Lector Subdíacon̄ Exorē S acholit̄

Fig. 15. — Les ordres mineurs, d'après un ancien manuscrit de la cathédrale d'Autun.

déserte de la mer de Toscane auprès d'Albenga sur la côte de Gênes. Mais, comme il avait promis à saint Hilaire de retourner avec lui, dès qu'il sut que Constance l'avait renvoyé en son Église, ce qui se fit en 360, il alla au-devant de lui jusqu'à Rome. Il y apprit que saint Hilaire était déjà passé, il le rejoignit et le suivit à Poitiers.

Comme la solitude faisait dès l'enfance toutes ses délices, il établit un monastère auprès de Poitiers, environ à deux lieues de la ville. Il subsistait encore du temps de saint Grégoire de Tours, qui en parle. Saint Martin y réunit des moines, en forma ainsi le premier monastère que nous sachions avoir été établi en Gaule. On peut dire même que ce monastère est le premier de l'Occident, s'il est vrai, comme le dit Sozomène, que, jusqu'au temps de Constance et de saint Martin, cette partie du monde n'avait point encore de congrégations de moines.

§ 4. — FONDATION ET PREMIERS TEMPS DE L'ÉGLISE DE TOURS. SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE CETTE VILLE.

L'Église de Tours, que le nom de saint Martin a rendue si célèbre, a eu pour premier évêque saint Gatien, qui y vint de Rome vers le temps de Dèce, comme saint Grégoire, l'un de ses plus illustres successeurs, le dit souvent, c'est-à-dire vers l'an 250. Il y demeura cinquante ans, parmi les persécutions continuelles des paysans.

Après sa mort, qui doit être arrivée vers l'an 300, son siége vaqua durant trente ans, les persécutions des païens, qui y étaient les maîtres même sous les empereurs chrétiens, ayant empêché durant tout ce temps-là que la ville de Tours ne jouît de la bénédiction

épiscopale; car les fidèles étaient alors contraints de se cacher pour célébrer l'office divin, et quand les païens reconnaissaient que quelqu'un avait embrassé la foi, ou ils le déchiraient à coups de fouet, ou même ils lui ôtaient la vie par l'épée.

Enfin néanmoins saint Lidoire (ou Litoire), qui était de Tours même, en fut ordonné le second évêque vers le commencement de l'an 338, et gouverna cette Église durant trente-trois ans, jusqu'à la huitième année de Valentinien Ier en 371 ou 372. C'était un homme de grande piété, et, comme de son temps le nombre des chrétiens se trouva fort augmenté, il fit bâtir le premier une église dans la ville, s'étant servi à cet effet de la maison d'un sénateur. Cette église porta depuis son nom, et il y fut enterré après sa mort. Saint Grégoire lui donne le titre de saint et témoigne que la ville de Tours célébrait sa fête en l'église de son nom (13 septembre).

L'Église de Tours étant donc vacante par la mort de saint Lidoire, saint Martin en fut établi le troisième évêque par les suffrages de tout le peuple de Tours et même des villes voisines. Il fallut user d'artifice, tromper sa charité, et employer même la violence pour l'arracher du repos de son monastère. Il fut sacré le mercredi 4 juillet, selon saint Grégoire de Tours et les martyrologes de Bède, de saint Jérôme, d'Osoard, d'Adon, et de plusieurs autres, car l'Église a fait une mémoire solennelle de cette ordination.

§ 5. — SAINT MARTIN FONDE L'ABBAYE DE MARMOUTIER ET VA A LA COUR DE VALENTINIEN.

Après l'ordination de saint Martin, saint Sulpice place la fondation du monastère que ce saint établit

de l'autre côté de la Loire, c'est-à-dire de la célèbre abbaye de Marmoutier. Il y bâtit une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Il établit ce monastère afin de continuer toujours les saints exercices de la vie religieuse, dont il ne voulut rien diminuer, joignant l'humilité d'un moine avec l'autorité et la dignité de l'épiscopat. Il y avait assemblé quatre-vingts religieux, dont plusieurs furent ensuite faits évêques de diverses villes. Ils étaient nourris par l'Église, sans avoir rien qui appartînt à la communauté, et le saint ne souffrait pas même qu'on y reçût des aumônes, dans quelque nécessité que fût la maison.

Il paraît qu'il faisait sa demeure ordinaire dans ce monastère, et que c'était de là qu'il partait pour venir à l'église faire le service. Quand il était arrivé, en attendant que le peuple fût assemblé et qu'il fût temps de commencer l'office, il demeurait seul dans une sacristie, tout debout, ne s'asseyant jamais ni dans ce lieu ni dans l'église. Dans son logement, qui était environné d'une fort petite cour, il s'asseyait sur un petit siège de bois. Lorsqu'il allait à la campagne, c'était toujours en la compagnie d'un grand nombre de ses saints disciples, c'est-à-dire de ses moines, mais en sorte néanmoins qu'il marchait toujours seul séparé des autres. Outre ce que saint Sulpice dit de l'autorité de saint Martin et de ses disciples, saint Paulin écrit à saint Sulpice même qu'il n'eût pas désiré, comme il faisait, la compagnie du très-heureux Martin, s'il n'eût méprisé la faim et la délicatesse des viandes.

Valentinien Ier régnait lorsque saint Martin fut élevé à l'épiscopat. Il était même alors dans les Gaules et y demeura jusque vers le printemps de l'an 373, qu'il

passa en Italie. Il en revint l'an 374, au printemps, et y fut encore environ un an. Son séjour ordinaire était la ville de Trèves. Ce prince aimait l'ordre et la discipline en toutes choses, et il avait du zèle pour la foi catholique, dans laquelle il avait été baptisé. Mais il était dur et cruel, et l'impératrice Justine, sa seconde femme, était arienne. Saint Martin ayant donc été obligé d'aller à la cour pour quelque affaire dans le commencement de son épiscopat, c'est-à-dire dans les premiers mois de l'an 373, cette princesse indisposa tellement son mari contre lui, qu'on lui refusa même plusieurs fois l'entrée du palais; mais ses prières la lui ouvrirent enfin. Valentinien, qui reconnut la majesté de Dieu en sa personne par des signes extraordinaires, lui accorda au delà de ce qu'il demandait et lui offrit beaucoup de présents, que le saint refusa, parce que la pauvreté lui était plus chère que toutes choses.

§ 6. — SAINT MARTIN DÉTRUIT LES SUPERSTITIONS ET L'IDOLATRIE DANS LES GAULES.

Il y avait près de Tours un autel dressé sur le tombeau d'un homme qu'on honorait comme un martyr, sans qu'on eût cependant aucune connaissance particulière de ce qu'il avait fait pour mériter ces honneurs. Le saint, qui n'avait pas moins de sagesse que de piété, ne voulut ni s'opposer à cette dévotion populaire, ni l'autoriser jusqu'à ce qu'il en eût su l'origine. Dieu lui découvrit que ce prétendu martyr était un voleur exécuté pour ses crimes, et alors il fit ôter l'autel et délivra son peuple de cette superstition.

Saint Sulpice raconte ensuite divers miracles de saint

Martin qui regardent la destruction de l'idolâtrie; car, quoique le christianisme eût été prêché dans les Gaules dès les premiers temps de l'Église, quoiqu'il y eût été établi et entretenu par le sang de beaucoup de martyrs et par les prédications de plusieurs illustres évêques; quoiqu'il s'y fût sans doute beaucoup augmenté depuis que les empereurs furent devenus chrétiens, néanmoins peu de personnes y connaissaient encore la vérité en comparaison du grand nombre des idolâtres, jusqu'à ce que Dieu eût choisi saint Martin par un effet tout particulier de sa miséricorde et l'eût tiré du lieu de sa naissance pour l'envoyer éclairer les Gaules. Les évêques du VIe siècle qui signalent ce fait ajoutent que saint Martin, quoique postérieur aux apôtres, n'a pas laissé de posséder une grâce apostolique. S'il leur a été inférieur dans l'ordre, la gloire dont il a été récompensé a suppléé à ce défaut. Voilà le témoignage que rendent à saint Martin les plus saints et les plus savants prélats de leur siècle.

Valentinien défendit les sacrifices profanes dans les dernières années de sa vie, qui étaient les premières de l'épiscopat de notre saint; mais du reste il laissait aux païens un assez libre exercice de leur religion. Leurs statues, leurs autels, leurs temples subsistaient encore, et on souffrait qu'ils promenassent solennellement leurs idoles par les campagnes. Ce fut donc saint Martin qui, comme un nouvel apôtre, vint détruire le règne du démon et remplir non-seulement de chrétiens, mais même de saints moines, des pays entiers où le nom de Jésus-Christ n'avait presque pas encore été connu.

C'était particulièrement à la campagne que le démon régnait alors; son culte était presque banni des villes par la présence et la sollicitude des évêques,

d'où vient que l'on commençait déjà à donner aux idolâtres le nom de *payens*, qui dans son origine signifie des paysans. Aussi il semble que saint Martin



Fig. 16. — Anneau chrétien.

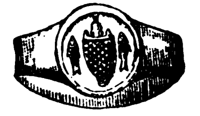


Fig. 17. — Anneau en ivoire trouvé à Lyon.

se soit principalement appliqué à détruire l'idolâtrie à la campagne, où toutes les histoires que saint Sulpice rapporte de lui se sont passées. C'est donc pro-







Fig. 18. — Bagues du IIIe siècle, appartenant au cardinal de Bonald.

prement de la campagne qu'il peut être appelé le prédicateur et l'apôtre, ce qui ne lui est pas peu glorieux; et rien ne convient mieux à cet amour de l'humilité et de la pauvreté qui paraît avoir été son caractère particulier.

Saint Sulpice décrit avec étendue le miracle qu'il fit en faisant tomber d'un autre côté un arbre qui était prêt à l'écraser. Ce fait acquit à Jésus-Christ un grand nombre de païens qui le virent, et presque tous les habitants des pays voisins, où il n'y avait auparavant que très-peu de chrétiens et qui furent aussitôt remplis d'églises et de monastères bâtis sur les ruines des temples. Dans le même temps, ayant mis le feu à un temple fort ancien, il l'empêcha de passer à une maison qui le joignait. Il eut besoin de demander à Dieu l'assistance de ses anges pour démolir un autre temple en un village qu'on croit être Loroux, près de Mantelan, en Touraine; mais aussi le secours visible qu'il en reçut convertit presque tous les païens qui s'étaient opposés à cette démolition. Il obtint encore que Dieu détruisît par des miracles visibles le temple d'Amboise et une colonne sur laquelle il y avait une idole. Il ruinait les temples jusqu'en Bourgogne et dans le pays d'Autun, où il présenta une fois la tête à un paysan, qui l'eût tué si Dieu ne l'eût renversé par terre. En une autre occasion semblable, le fer dont on le voulait percer échappa à l'homicide et disparut même. Outre les temples qu'il détruisit, il y en eut plusieurs qu'il fit détruire par ceux mêmes qui étaient venus pour les défendre, après les avoir touchés par la force de ses prédications et leur avoir fait connaître la vérité. Il semble qu'il se fût fait une règle de n'entrer jamais chez un païen. Ce fut pour convertir un grand bourg sur le chemin de Chartres, dont tous les habitants étaient païens, qu'il ressuscita un enfant mort, à la vue de tous ces païens qui étaient venus au-devant de lui, et, après ce miracle, il leur imposa les mains à tous en pleine campagne pour les faire catéchumènes. Après que le saint avait détruit un

temple, il faisait aussitôt bâtir en la place une église ou un monastère. C'est de cette sorte qu'il bâtit des églises à Langest, à Sonne, à Amboise, à Chizeau-sur-le-Cher, à Tournon et à Cande, tous lieux de son diocèse. Il a consacré l'autel d'un lieu nommé Sirojabe. Il paraît qu'il y avait aussi un monastère à Amboise. Le prêtre Marcel restait au même lieu; mais il n'osa entreprendre d'y ruiner le temple des idoles, quoique le saint l'en pressât souvent.

§ 7. — SAINT MARTIN VA A TRÈVES; IL MANGE A LA TABLE DE L'EMPEREUR MAXIME.

L'an 383, Maxime se révolta contre Gratien dans la Grande-Bretagne. Il passa aussitôt en Gaule, où il vainquit Gratien; et ce prince ayant été tué à Lyon le 25 août de la même année, il demeura maître absolu des Gaules, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne. Il établit le siège de son empire à Trèves, où beaucoup d'évêques le vinrent aussitôt trouver de divers endroits, pour obtenir de lui la grâce des criminels, la liberté des prisonniers, le soulagement des personnes accablées, quelque consolation pour les affligés, le retour et le pardon des exilés, les biens et la vie de ceux qui avaient eu le malheur d'être proscrits. Mais, à force de solliciter, ces prélats commencèrent à dégénérer de leur sainte fermeté et à l'avilir par des flatteries, des bassesses et des déférences, plus dignes de l'asservissement de ces courtisans ambitieux que de l'ancienne gravité des évêques. Tout le monde remarqua cette lâche complaisance des prélats et cet avilissement indigne de la dignité sacerdotale. Il n'y eut que saint Martin qui soutint l'honneur et

l'autorité de son ministère apostolique, par une générosité convenable à son caractère, et qui, en s'humiliant et se rabaissant aux yeux de Jésus-Christ, s'éleva toujours au-dessus du faîte et de la vaine grandeur du siècle. Il était venu pour demander la grâce de quelques personnes, pour faire délivrer des prisonniers, rappeler des bannis et rendre des biens confisqués. Mais il sollicita ces grâces d'une manière si noble, qu'il parut plutôt commander que supplier. Ce saint orgueil le fit estimer de ceux mêmes qu'il paraissait mépriser, et l'empereur Maxime le pria plusieurs fois de venir manger à sa table. Son humilité lui faisait haïr et éviter de recevoir des grands ces témoignages d'honneur. Mais, outre cette raison, il disait librement qu'il ne pouvait s'asseoir à la table d'un homme qui avait tué son prince, de peur de participer à son crime par cette espèce d'approbation. Il le faisait sans doute à l'imitation de saint Ambroise, qui, étant venu trouver Maxime sur la fin de l'an 383, avait refusé pour ce même sujet de communiquer avec lui. Néanmoins, comme Maxime tâchait de se justifier de sa révolte et de la mort de Gratien, saint Martin, vaincu ou par ses raisons ou par ses prières, consentit à aller manger chez lui. Maxime en fut si réjoui, qu'il convia à ce festin les plus illustres de sa cour, comme à une solennité extraordinaire. Il y avait entre autres son frère Marcellin que Valentinien lui avait renvoyé, son oncle paternel, et Évade, préfet du prétoire et depuis consul. On donna un siège à saint Martin auprès de Maxime, à sa droite, selon Paulin; et un prêtre qu'il avait amené fut placé entre le frère et l'oncle de l'empereur.

Quand il fallut donner à boire, l'officier qui avait cette charge présenta la coupe à Maxime, qui la fit

porter au saint évêque, voulant la recevoir de sa main, afin que, sanctifiée par l'attouchement d'une bouche si sainte, elle communiquât une bénédiction céleste au vin qu'on y avait mis. Mais le saint, après avoir bu, ou plutôt après avoir un peu trempé ses lèvres dans la coupe, au lieu de la présenter à Maxime, qui l'attendait, la présenta à son prêtre, ne jugeant point qu'il y eût personne dans la compagnie qui fût plus digne de cet honneur que lui, et ne croyant pas lui pouvoir préférer ni aucun des grands, ni l'empereur même.

§ 8. — L'IMPÉRATRICE OFFRE UN FESTIN A SAINT MARTIN.

Maxime ayant obtenu du saint le pardon des crimes qu'il avait commis en acceptant l'empire, cultiva cette grâce en lui rendant tous les devoirs dont il se pouvait aviser. C'était pour cela qu'il le mandait souvent et le faisait venir en son palais, où il le traitait avec beaucoup d'honneur et de respect. Il ne s'entretenait avec lui que de la manière dont il faut passer cette vie, que de ce que nous avons à craindre et à espérer dans l'autre, que de la gloire des fidèles, que du bonheur éternel des saints. Dans les entretiens qu'ils eurent ensemble, le saint ne voulut point lui cacher ce que le Saint-Esprit lui faisait connaître ; et il l'assura que s'il passait en Italie pour faire la guerre à Valentinien le jeune, comme il en avait déjà le dessein, il remporterait d'abord la victoire, mais qu'il périrait peu de temps après. Et cela ne manqua point d'arriver de la sorte.

La femme de Maxime (dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom) ne témoignait pas moins de piété que son mari, ni moins d'amour pour le saint. Elle

était appliquée jour et nuit à l'écouter, et imitant cette femme de l'Evangile, elle arrosait ses pieds de ses larmes, et les essuyait de ses cheveux. Saint Martin n'avait jamais souffert qu'aucune femme le touchât; mais il ne pouvait empêcher que cette pieuse princesse ne fût toujours auprès de lui avec une assiduité qui pouvait paraître une servitude. Elle ne se souvenait ni de ses richesses ni de sa dignité. Elle ne pensait ni au diadème, ni à la pourpre impériale. On ne pouvait la faire lever de terre, ni l'arracher d'auprès du saint. Après avoir fait l'office de Marie, elle voulut faire celui de Marthe. Elle obtint de son mari la permission de faire elle-même un festin au saint; et Maxime, joignant ses prières aux siennes, conjura le saint de vouloir leur donner cette satisfaction. Les instances d'un empereur, la foi d'une impératrice, la nécessité des temps, et l'espérance de servir les personnes pour qui il était venu intercéder, l'emportèrent sur la constance du saint, et il n'eut pas la force de rejeter leur prière. Aussi l'âge de soixante-dix ans, qu'il avait alors, suffisait pour empêcher qu'on n'abusât de cette condescendance.

L'impératrice prépara donc de ses propres mains tout l'appareil du festin. Elle accommoda le lit où il devait s'asseoir, elle mit la table, elle lui donna à laver, elle apporta les viandes qu'elle avait fait cuire elle-même, et, durant qu'il était assis à table, elle se tint debout, éloignée de lui, sans se remuer, avec toute l'humilité et la modestie qu'on peut demander à une servante. Elle lui versa à boire et lui présenta le verre de sa main. Après que le repas fut fini, elle recueillit avec soin, comme pour récompense de son travail, les morceaux et les miettes du pain que le saint avait mangé, sa foi lui enseignant à préférer ces restes à la

magnificence de la table impériale. Et elle mérita, par l'ardeur de sa piété, d'être comparée et même préférée en quelque chose à cette autre reine qui vint des extrémités de la terre pour écouter Salomon.

§ 9. — MORT DE SAINT MARTIN. — IL APPARAIT A SAINT SULPICE ET A D'AUTRES.

Saint Sulpice rapporte la mort de saint Martin dans une lettre qu'il écrivit de Toulouse à sa belle-mère. Dieu avait fait connaître au saint longtemps auparavant en quel temps elle devait arriver, et, quoiqu'il vît ce temps déjà proche, il ne laissa pas d'aller à Cande, qui était à l'extrémité de son diocèse, du côté d'Angers, pour y terminer quelque différend survenu entre les ecclésiastiques de ce lieu et finir sa vie par la paix. Il y fut accompagné à son ordinaire par un grand nombre de ses saints disciples et fit encore paraître en chemin le pouvoir qu'il avait sur les oiseaux mêmes. Il passa quelques jours à Cande et rendit la paix à cette église. Mais, lorsqu'il voulut s'en revenir à son monastère de Marmoutier, il se trouva tout d'un coup sans forces et dit à ses disciples que sa dernière heure était proche. Les larmes qu'ils répandirent lui en firent répandre aussi, et

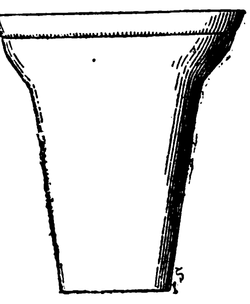


Fig. 19. — Vase en terre rouge propre à contenir du charbon ou des cendres, d'après Leblant (Inscriptions de la Gaule chrétienne).

ce fut sur cela qu'il dit cette parole que saint Bernard a tant estimée : qu'il était prêt de travailler encore sur la terre si c'était la volonté de Dieu. La fièvre le tint quelques jours, sans pouvoir l'obliger d'interrompre ses prières continuelles et de quitter même le cilice et la cendre, qui était son lit ordinaire, disant qu'un chrétien ne devait mourir que sur la cendre. Il ne voulut pas seulement se soulager en se tournant sur le côté, pour ne point cesser de regarder le ciel, où il espérait aller bientôt. Ce fut après cela que, voyant le diable auprès de lui, il lui dit avec le courage que sa confiance en Dieu lui inspirait : « Que cherches-tu ici, cruelle bête? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Je serai reçu dans le sein d'Abraham. » Et en achevant cette parole il rendit l'esprit.

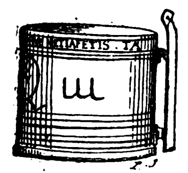


Fig. 20. — Vase à boire ou à mesurer des premiers temps du christianisme, d'après Leblant. (Inscriptions.)

Après qu'il eut rendu l'esprit, son corps, et particulièrement son visage, parurent avoir la splendeur et la beauté d'un corps glorieux. Ceux de Poitiers et de Tours, qui s'étaient rendus en grand nombre à Cande sur la nouvelle de sa maladie, prétendirent chacun devoir avoir son corps. Mais ceux de Tours l'enlevèrent la nuit suivante, durant que les autres dormaient, et l'on montrait encore longtemps après la fenêtre de la chambre par laquelle on l'avait descendu. Ce saint corps fut porté à Tours par la Vienne et par la Loire. Toute la ville et les peuples des environs vinrent au-devant pour le recevoir, et l'on vit jusqu'à deux mille moines. Il fut conduit au tombeau au milieu de ce glorieux triomphe, parmi les chants des

psaumes et des hymnes, et fut enterré à Tours, à 550 pas de la ville. Et c'est le lieu même où on l'a toujours honoré depuis durant bien des siècles, sainte Perpétue n'ayant fait que le transporter d'une place à l'autre dans la même église. Les ravages des Normands obligèrent de le porter à Auxerre, à Cormeri et peut-être encore en d'autres endroits. Mais il a toujours été rapporté dans son église, et y est demeuré vénéré de tous les fidèles [1].

1. Quelques-unes des scènes les plus intéressantes de la vie de saint Martin font l'objet d'une décoration à fresque qui existe dans la célèbre église de Saint-François à Assise; elle est l'œuvre de Scipione Memmi, disciple du fameux Giotto, l'un des premiers maîtres de la Renaissance italienne.

VII

LA VIE MONASTIQUE EN GAULE AU Vᵉ SIÈCLE. SAINT HONORAT.

§ 1. — JEUNESSE ET CONVERSION DE SAINT HONORAT [1].

Saint Honorat était originaire des Gaules, et d'une famille illustre, qui avait même été décorée de la dignité suprême du consulat. Il eut plusieurs frères, dont on ne connaît que saint Venant, qui, plus âgé que lui, voulut être cependant son imitateur et dans les dernières années de son enfance voulut recevoir le baptême et n'en put être empêché par son père, qui l'en détourna autant qu'il lui fut possible. Ce père, qui était un homme du siècle, fit ensuite tout ce qu'il put pour lui rendre le monde agréable. Mais Honorat avait résolu au contraire de renoncer entièrement au monde, malgré les contradictions de son père, de sa famille, de ce grand nombre d'amis qu'il s'était acquis, et généralement de tous ceux de son

1. La vie de saint Honorat a été écrite par son disciple, ami et successeur, saint Hilaire, archevêque d'Arles. Nous la résumons d'après Lenain de Tillemont.

pays. Il quitta ses habits magnifiques pour en prendre de rudes et de grossiers, et coupa ses longs cheveux selon la règle de saint Paul et l'ancien usage des Romains, qui portaient encore les cheveux courts du temps de Julien; saint Ambroise se plaint aussi de ceux qui portaient de longs cheveux et remarque que cela était ordinaire aux barbares.

§ 2. — SAINT HONORAT ET SAINT VENANT, SON FRÈRE, SE RETIRENT A LA CAMPAGNE, PUIS EN GRÈCE, OU SAINT VENANT MEURT.

Dieu joignit alors saint Venant à saint Honorat pour le consoler dans la persécution que ses autres proches lui faisaient, et ce fut l'exemple d'Honorat qui le convertit. La vie de saint Venant dit qu'il s'appelait Germain, que, comme il était fort enjoué, son père lui avait donné charge de divertir son frère, pour lui ôter de l'esprit la pensée de se retirer, mais que, la grâce de Dieu lui ayant éclairé l'esprit, il se convertit lui-même et reçut le baptême des mains de saint Caprais. Les deux frères commencèrent à mener ensemble une vie très sainte à la campagne, dans une de leurs terres. Ils consacrèrent tout leur bien au service des pauvres, et commencèrent même dès lors à en diminuer le fonds par diverses œuvres de charité et pour exercer l'hospitalité envers toutes sortes de personnes.

Tout le pays commença alors à aimer et à honorer leur vertu : plusieurs vinrent les rejoindre; mais, par humilité, ils se résolurent à quitter leur pays pour aller demeurer autre part. Les larmes de leur père, de leurs proches et de toutes sortes de personnes ne les purent retenir. Ils vendirent tous leurs biens, qui

étaient grands, pour les distribuer aux pauvres, et quittèrent enfin leur famille et leur patrie, comme Abraham, avec leurs compagnons de solitude. Ils prirent pour les conduire eux-mêmes et pour les régler en toutes choses un saint vieillard d'une sagesse consommée, nommé Caprais.

En quittant son pays, saint Honorat emporta avec lui ce qui lui restait de son bien, qu'il répandait par tous les endroits où il passait. Il arriva de cette sorte à Marseille, où l'évêque Procule s'efforça de le retenir, en l'attachant à son Église par la cléricature, et le saint, qui aimait la compagnie de ce prélat, se rendit presque à son désir. Mais ensuite, considérant cet engagement comme dangereux pour lui, il se hâta d'autant plus de passer la mer avec sa compagnie et de s'en aller en un pays où l'on n'entendît presque pas le latin. C'était vers l'an 400. Ils arrivèrent ainsi en Achaïe, et il semble que ce fût le pays où ils avaient dessein de s'arrêter. Les fatigues du voyage causèrent plusieurs maladies à saint Honorat et aux siens. Mais saint Venant n'y put résister et mourut à Méthone (sur les côtes du Péloponèse), où toute la ville honora publiquement ses obsèques.

Saint Venant mort, Honorat s'en revint dans les Gaules, après avoir été quelque temps retenu en Italie et en Toscane par l'affection que les évêques et les serviteurs de Dieu lui témoignèrent.

§ 3. — SAINT LÉONCE, ÉVÊQUE DE FRÉJUS. — SAINT HONORAT SE RETIRE A LÉRINS.

Saint Honorat, ayant rompu tous les liens par lesquels on le retenait en Italie, résolut de s'établir

dans l'île de Lérins, tant parce qu'il ne trouvait pas de lieu plus propre pour la retraite qu'il souhaitait garder que parce qu'elle était proche de l'évêque Léonce, qui l'engagea par sa charité à ne point s'éloigner de lui.

C'était alors une chose fort ordinaire dans l'Occident que ceux qui voulaient vivre dans une entière solitude se retirassent dans les îles. Saint Martin en donna le premier exemple, en se retirant dans l'île Gallinaire (vers l'an 360). Saint Ambroise, parlant de cette coutume : « Ceux, dit-il, qui veulent se dérober aux attraits des plaisirs déréglés du siècle, cherchent à se cacher au monde, en se retirant dans ces îles pour y vivre dans une exacte tempérance et y éviter les dangers de cette vie. La mer est donc pour eux comme un voile et sert d'asile secret à leur tempérance. »

Mazascel[1] trouva un grand nombre de solitaires dans l'île de Capraia, entre la Toscane et la Corse, lorsqu'il conduisit l'armée romaine en Afrique, l'an 398, contre Gildon, son frère; et saint Jérôme dit que sainte Fabiola assistait de ses aumônes les troupes de moines répandues sur toutes les côtes et dans toutes les îles de la mer de Toscane. Les îles Stéiades (Hyères), sur les côtes de la Provence, étaient peuplées de moines et d'anachorètes. Mais, entre toutes ces îles qui ont été habitées par des solitaires, il n'y en a point qui soit aussi célèbre que celle de Lérins. Elle est à l'extrémité de la Provence, opposée à la ville d'Antibes.

1. Sous le gouvernement de Stilicon, le comte romain de l'Afrique, Gildon, se révolta. Son propre frère, Mazascel, est envoyé contre lui et, victorieux, le fait périr dans un cachot.

Lorsque saint Honorat s'y retira, elle était déserte et sans habitants, et l'on n'osait même y aborder, parce qu'elle était pleine de serpents. De sorte que ceux des environs, qui d'ailleurs eussent été bien aises de retenir le saint dans leur pays, faisaient leur possible pour le détourner de son entreprise. Il passa alors, suivant la tradition, quelque temps dans une caverne sur le bord de la mer, à deux ou trois lieues de Fréjus, du côté de Lérins. On l'appelle encore la Sainte-Baume, ou la caverne de saint Honorat, et on l'y honore avec beaucoup de dévotion. Non-seulement ceux du pays tâchaient de le détourner d'aller à Lérins, à cause des serpents, mais ceux mêmes qui l'accompagnaient cédaient à cette terreur. Cependant sa foi soutint leur faiblesse. Ils entrèrent enfin dans ce lieu d'horreur, et les serpents leur cédaient la place; ceux qui restèrent furent inoffensifs. Quelques-uns écrivent que saint Honorat chassa un dragon de cette île. On pourrait croire que c'est ce que la suite des temps a ajouté à la vérité de l'histoire, comme cela arrive souvent; saint Eucher dit en effet de l'île de Lérins qu'elle était arrosée d'eaux, riche en beaux pâturages, ornée de fleurs, et également agréable à la vue et à l'odorat.

§ 4. — L'ABBAYE DE LÉRINS.

Saint Honorat bâtit donc dans cette île une église et des logements, tant pour les moines qu'il y avait amenés avec lui et qui étaient peu en nombre, mais tous bien choisis, que pour ceux que sa piété y attira dans la suite. Tous les pays voisins y envoyaient ceux qui cherchaient Dieu. Pour lui, il invitait tous ceux

qu'il pouvait à venir se joindre à lui, et il les recevait avec toute la tendresse et toute la charité possibles. On accourait à lui de tous côtés. On y venait presque de tous les pays et de toutes les nations.

Saint Paulin qualifie ce monastère : la sainte et très-chaste congrégation de son frère Honorat. Saint Eucher, qui se retira dans l'île de Léro, tout auprès de celle de Lérins, écrivant à saint Hilaire vers l'an 427, après avoir fait en général l'éloge des déserts, passe à celui de Lérins : « Je dois, dit-il, respecter tous les déserts qui servent de retraite à tant de saints. Mais il est vrai que j'honore particulièrement ma chère île de Lérins. On y reçoit à bras ouverts tous ceux que les tempêtes d'un monde orageux y jettent et qui veulent s'y retirer. C'est là que des personnes brûlées par les ardeurs du siècle trouvent un doux et agréable refuge.

La règle que saint Honorat avait apportée à Lérins semble tirée de l'un et de l'autre Testament et des Instituts des Pères d'Égypte. Cette règle n'est point marquée parmi celles que saint Benoît d'Aniane [1] a réunies pour en faire une seule. Mais, comme saint Honorat avait un amour ardent pour les anachorètes d'Égypte, il était bien aise que ceux de sa congrégation fussent instruits des règles de ces Pères. On voyait dans l'île des vieillards qui demeuraient dans des cellules séparées et qui faisaient voir dans les Gaules une image des Pères d'Egypte. Quelques-uns croient que c'étaient ceux qui, après avoir été longtemps instruits et formés dans le monastère avec les autres, se retiraient dans des cellules séparées pour y vivre en ermites. D'autres aiment mieux croire

1. Réformateur des ordres monastiques au VIe siècle.

que tout le monastère joignait les pratiques des anachorètes à celles des cénobites, formant une communauté dont les membres se rassemblaient pour les prières solennelles et peut-être pour quelques autres exercices, et vivaient du reste en leur particulier, chacun dans sa cellule. Saint Césaire, dans les premières années mêmes qu'il fut à Lérins, ne mangeait que quelques herbes qu'il faisait cuire le dimanche pour toute la semaine, ce qui prouve assez que les religieux y mangeaient en particulier. On voit, en effet, que les plus jeunes ne laissaient pas d'avoir leur cellule, où ils couchaient. Aussi l'on parle assez souvent des cellules de Lérins, car ceux qui vivaient purement en cénobites n'en avaient point. Ils couchaient tous dans un même dortoir, n'ayant que leurs lits séparés. Ils lisaient, ou travaillaient ensemble dans le même cloître.

Saint Honorat et ses frères vivaient des dons et des aumônes abondantes qui leur étaient adressés de tous côtés. Le saint ne quitta qu'une fois sa solitude et fit un voyage en son pays; mais ce fut pour y convertir saint Hilaire, dont l'obstination céda à la force de ses prières, et il l'emmena avec lui à Lérins avec une extrême joie, car il l'aimait beaucoup. Il convertit également saint Eucher, qui choisit pour sa demeure une autre île voisine de saint Honorat, c'est-à-dire celle de Léro, appelée aujourd'hui Sainte-Marguerite. Salone, fils de saint Eucher, fut élevé et instruit dès l'âge de dix ans par saint Honorat, et encore par saint Hilaire, qui n'avait commencé que depuis peu à habiter l'île de Lérins. Il le fut depuis par Salvien et par Vincent. Saint Honorat écrivit une fois à saint Eucher sur des tablettes de cire, comme cela était alors ordinaire; et saint Eucher, pour expri-

mer la douceur qu'il trouvait dans ses paroles, lui manda qu'il avait de nouveau renfermé le miel dans la cire dont il avait été tiré.

§ 5. — SAINT HONORAT, ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Saint Honorat avait été fait prêtre par saint Léonce, de Fréjus, qui fut toujours reconnu par ceux de Lérins pour leur évêque et qui se réservait particulièrement les ordinations. Durant que saint Honorat gouvernait son monastère, l'Eglise d'Arles avait pour évêque Patrocle, qui avait rendu son nom odieux par une usurpation tyrannique et par son administration avare et simoniaque. Il périt en l'an 426, par les mains d'un tribun de l'armée romaine, qui le perça de plusieurs coups. Il y eut une division considérable touchant l'élection de son successeur; néanmoins Dieu, qui voulait répandre sa miséricorde sur ce peuple, lui ayant inspiré de demander saint Honorat, qu'ils n'avaient jamais vu, ce parti l'emporta sur tous les autres (426). En quittant Lérins, Honorat y établit en sa place saint Maxime, depuis évêque de Riés, qu'il avait reçu quelque temps auparavant dans sa congrégation. Son premier soin, lorsqu'il se vit évêque, fut de réunir les esprits, divisés par les différentes brigues qu'on avait faites pour l'élection. Saint Hilaire crut devoir suivre le saint à Arles dans le commencement de son épiscopat. Mais quand il le vit établi, l'amour de la solitude le porta à s'en retourner dans l'île de Lérins.

Durant qu'il était évêque, il arriva le jour de la Saint-Genès (vers le 25 août) que, comme tout le peuple passait en foule la rivière sur un pont en bateaux pour aller à l'église de ce saint martyr, qui était de

l'autre côté du Rhône, le pont se rompit, et un très-grand nombre de personnes tombèrent dans la rivière. Néanmoins, par un miracle visible de la protection de Dieu, il n'y en eut aucun de noyé. Ce miracle est décrit avec beaucoup d'élégance par un homme qui y était présent, et qui pensa lui-même tomber dans le Rhône avec les autres [1]. Il en alla, ce semble, porter la nouvelle à saint Honorat.

On sait peu de choses de l'épiscopat de saint Honorat, parce que l'Église d'Arles jouit peu d'un si saint pasteur, et ses austérités, qui l'avaient affaibli et miné depuis longtemps, l'emportèrent enfin, huit ou neuf jours après la fête de l'Epiphanie, en laquelle il avait fait un dernier sermon. Il n'avait été que deux ans évêque et mourut en 429.

1. On croit que c'est saint Hilaire d'Arles, et la pièce est digne de lui.

VIII

L'INVASION DES VANDALES. SAINT DIDIER DE LANGRES [1].

(406).

---

§ 1. — L'INVASION DES VANDALES.

En 407 et dans les années suivantes, les Vandales, entrés les premiers en Gaule avec les Alains et les Suèves, le dernier jour de l'an 406, y commirent d'horribles ravages. Comme cette nation, jusqu'alors presque inconnue, s'est rendue extrêmement célèbre par la conquête de l'Afrique et par la cruelle persécution qu'elle y excita contre l'Église, c'est sous leur nom que les auteurs postérieurs comprennent tout ce que les barbares firent dans les Gaules au commencement du cinquième siècle, particulièrement à l'égard des saints.

1. Varnahaire, qui vivait au commencement du VII[e] siècle, a écrit une histoire de saint Didier de Langres, et l'a adressée à saint Céraune, évêque de Paris, qui la lui avait demandée. Elle est faite sous la forme d'un sermon prononcé à la fête du saint devant le peuple de Langres.

§ 2. — SAC DE LANGRES. — L'ÉVÊQUE DIDIER DÉCAPITÉ.

Saint Didier était évêque de Langres, lorsque les Vandales vinrent attaquer cette ville. Ni sa situation sur une haute montagne, ni ses murailles qui étaient fortes, ne la purent garantir; et les conjurations que le saint avec ses prêtres et tout son peuple faisaient à des chrétiens d'épargner le sang des chrétiens, pour ne pas attirer sur eux la colère de Dieu, furent inutiles, parce que Dieu, dit Varnahaire, voulait éprouver la foi de beaucoup de ses serviteurs et leur accorder la couronne du martyre. La ville fut forcée; on y mit le feu; et l'ennemi tua tout ce qui se présenta devant lui.

On prit néanmoins le saint évêque, qu'on trouva prosterné en prière, et on l'amena au roi des Vandales. Le saint lui présenta le livre des Évangiles et lui dit ce qu'il put pour lui faire épargner le sang des peuples, car il ne voulut rien demander pour lui-même. Le barbare, qui ne savait pas le latin, ne pouvait ni l'entendre, ni se faire entendre de lui; et sa cruauté ne se laissait pas fléchir. Il ordonna donc qu'on décapitât le saint, et avec lui un grand nombre de personnes. C'étaient, dit l'historien, tous ceux qui s'étaient avoués chrétiens. Mais, puisque les Vandales mêmes étaient chrétiens, il faut l'entendre de ceux qui s'étaient avoués pour catholiques. Varnahaire a cru devoir remarquer que le coup qui trancha la tête au saint coupa aussi le livre des Évangiles, qu'il portait encore, mais de telle sorte que ni le coup, ni le sang qui put rejaillir dessus, n'en gâtèrent point du tout l'écriture. (On le gardait encore au VIIe siècle.)

§ 3. — LE ROI DES VANDALES, ATTEINT DE FOLIE, SE BRISE LA TÊTE.

Les paroles du saint n'avaient pu obtenir la vie pour ses concitoyens. En mourant, il s'offrit à Dieu pour eux comme une victime, et son sang obtint ce qu'il souhaitait, car celui qui le répandit parut aussitôt hors de lui-même, et tout en fureur il se mit à courir avec d'horribles hurlements, jusqu'à ce qu'ayant rencontré la porte de la ville, il s'y heurta plusieurs fois très-rudement de la tête, se la brisa, et tomba ainsi mort à la vue de ses camarades ; et cet accident donna une telle frayeur aux barbares, qu'ils cessèrent enfin le carnage.

Ce miracle, et ceux qui se firent ensuite en grand nombre, au tombeau du saint, nous assurent que sa vie avait été une très-sainte préparation à sa mort, et que Dieu avait reçu son sang non-seulement comme celui d'un innocent, mais encore comme celui d'un vrai martyr. Ce fut en cette qualité que son peuple, pour marquer envers lui un amour et un respect tout particuliers, l'enterra dans la ville même contre les prescriptions des lois romaines. Il est visible par sa vie que l'Église l'honorait comme martyr au VII[e] siècle. Osoard et Adon, pour ne rien dire des autres écrivains postérieurs, parlent amplement de lui au 23[e] de mai, jour où l'Église fait sa fête.

§ 4. — RELIQUES ET MIRACLES DU SAINT.

On croit avoir des reliques de saint Didier à Arles, à Gênes et en divers autres endroits ; mais ceux de

Gênes lui ont fait une grande injure, aussi bien qu'à eux-mêmes et à toute l'Église catholique, en déclarant, par une inscription publique, qu'ils lui ont promis un sacrifice tous les ans, comme s'ils en voulaient faire leur idole. Il y a plusieurs églises dans le diocèse de Langres et ailleurs dédiées à Dieu en son honneur, et une ville entière qui porte le nom de Saint-Didier, corrompu ailleurs en plusieurs autres manières.

Entre les divers miracles qui se faisaient autrefois à son tombeau, Varnahaire assure qu'on n'y faisait jamais un faux serment qui ne fût aussitôt puni; Dieu voulait marquer par là combien ce saint aimait et avait aimé la vérité, combien il haïssait l'iniquité, le mensonge et le parjure.

§ 5. — LES COMPAGNONS DU MARTYRE DE SAINT DIDIER.

Il semble que tous ceux qui furent tués avec le saint aient aussi été enterrés avec lui dans la ville en qualité de martyrs. Ils sont marqués de même dans les martyrologes, et l'Église fait leur fête conjointement avec la sienne; Varnahaire n'en cite aucun en particulier. La vie de saint Antide, qui n'a pas d'autorité, semble y mettre un Valère, élevé par le saint à la dignité d'archidiacre. Il est probable que ce personnage ayant quitté Langres à cause de la persécution des Vandales, et s'étant retiré au mont Jura, fut rencontré et tué par les barbares. C'est ce qui semble ressortir du Bréviaire de Langres, où l'on trouve des circonstances qui sentent la fable.

IX

L'ÉPISCOPAT AU Ve SIÈCLE.
SAINT GERMAIN D'AUXERRE
ET SAINT LOUP DE TROYES.

SAINT GERMAIN D'AUXERRE

§ 1. — JEUNESSE PEU CHRÉTIENNE DE SAINT GERMAIN.

Saint Germain naquit à Auxerre ; son père s'appelait Rustique et sa mère Germanille. Il fut élevé dans l'étude des lettres, et, au sortir des écoles des Gaules, il alla étudier le droit à Rome. Il plaida avec succès devant les préfets du prétoire, et épousa durant ce temps-là une personne considérable par sa noblesse, par son bien et par ses mœurs; quelques-uns l'appellent Eustoche. Le mérite de saint Germain lui donna entrée dans les charges, et il fut établi duc ou général des troupes de diverses provinces, et entre autres de celles de Sens, dont il était. Ainsi il fut fait duc de la Marche Armorique et Nervicane, qui comprenait la première et seconde Aquitaine, la Sénonaise, la seconde et troisième Lyonnaise.

Il vint passer quelque temps à Auxerre, où il vivait plutôt en jeune homme qu'en vrai chrétien,

quoiqu'il eût déjà reçu les grâces et les sacrements de l'Église. Il était sans cesse à la chasse, et, quand il avait pris quelque bête, il en venait pendre la tête à un grand poirier qui était au milieu de la ville. Il ne le faisait que pour montrer son adresse. Mais, comme les païens faisaient par superstition des actes semblables, qu'ils appelaient *oscilla*, l'évêque saint Amateur pria plusieurs fois Germain de s'abstenir d'offenser ainsi les chrétiens et de faire même abattre le poirier.

Germain ne se mit pas en peine de ses avis et continua toujours à son ordinaire. Mais, un jour qu'il était allé à quelques terres qu'il avait à la campagne, saint Amateur fit couper et brûler le poirier, et jeter bien loin de la ville tous ces trophées de chasse qui y étaient attachés. Germain en fut aussitôt averti, et transporté de colère, oubliant sa religion, il s'en vint en hâte à la ville avec tous ses gens, menaçant de tuer le saint évêque.

Saint Amateur sortit de la ville, ou lorsqu'on l'avertit des menaces de Germain, ou quelque temps après; mais ce fut pour le sujet dont on se serait le moins douté. Dieu lui avait révélé que le temps de sa mort était proche, et que ce même Germain qui semblait si peu préparé à l'épiscopat lui succéderait et remplirait sa charge encore plus dignement que lui. Mais, comme Germain était officier de l'empire, et qu'ainsi il ne lui était pas permis, selon les lois civiles, de quitter son emploi pour entrer dans l'état ecclésiastique, Amateur s'en alla trouver Jules, préfet des Gaules, qui était à Autun, pour avoir la permission de le faire clerc et de le tonsurer. Quand il arriva à Autun, saint Simplice, qui en était évêque, et le préfet Jules vinrent au-devant de lui jusque hors

de la ville, et le lendemain Jules, sachant qu'il le venait voir, sortit encore pour le recevoir et le mena chez lui avec un grand respect. Après la prière, le saint dit au préfet le sujet de sa venue; et le préfet lui répondit que l'État avait assez besoin du service de Germain, mais que néanmoins il ne pouvait pas s'opposer à la volonté de Dieu.

§ 2. — SAINT GERMAIN PRÊTRE ET ÉVÊQUE.

De retour à Auxerre, saint Amateur fit assembler le peuple chez lui et lui dit : « Je vous prie, mes très-chers enfants, écoutez-moi avec attention, car j'ai à vous parler d'une affaire de conséquence. Je sais très-certainement le jour où je dois sortir du monde, Dieu ayant voulu me le découvrir. C'est pourquoi je vous exhorte à chercher parmi vous autres quelqu'un qui ait une force assez grande pour pouvoir être la sentinelle de la maison du Seigneur. » Personne ne répondit à cette proposition, et tous demeurèrent dans un triste et profond silence. Le saint, voyant cela, s'en alla à l'église, et tous l'y suivirent. Germain y était comme les autres apparemment avec ses officiers en armes. Mais saint Amateur, entrant dans l'église avec le peuple, dit tout haut que ceux qui avaient des armes devaient les quitter avant d'entrer dans un lieu entièrement destiné à la prière. Il fut aussitôt obéi. Et alors, voyant Germain désarmé, il commanda aux portiers de fermer l'église, et en même temps, accompagné de tout son clergé et des personnes les plus qualifiées, il s'en va droit à Germain, se saisit de lui, et, en invoquant le nom du Seigneur, lui coupe les cheveux, lui ôte ses orne-

ments militaires et lui donne l'habit et l'ordination ecclésiastique, en lui disant : « Conservez pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir, car Dieu veut qu'après ma mort vous succédiez à la charge de pasteur de cette Église. »

Saint Amateur, ayant accompli ce que Dieu demandait de lui, tomba dans la maladie qui devait finir son pèlerinage. Le mercredi premier jour de mai (418), ses douleurs augmentèrent. Il ne laissa pas de continuer à instruire son peuple et à le consoler, en l'assurant que son successeur surpasserait encore le bien qu'ils avaient pu trouver en lui. Il se fit ensuite porter à l'église, accompagné de tout son peuple, et, étant monté sur son trône épiscopal, il y rendit l'esprit, sur les neuf heures du matin. Beaucoup de personnes assurèrent qu'ils avaient vu en même temps une troupe de saints qui, en chantant les louanges de Dieu, portaient son âme au ciel sous la figure d'une colombe.

Le corps de saint Amateur, ayant été levé, fut conduit à la sépulture par tout le peuple, au lieu nommé Austrique, et enterré auprès de sa femme dans le cimetière. Dès le temps de saint Germain, il y eut en cet endroit une basilique qui porta son nom et qui était célèbre à la fin du VIe siècle. On prétend que lorsqu'on y portait le corps de saint Amateur, comme le convoi passait devant la prison, les portes s'entr'ouvrirent miraculeusement, et que les prisonniers, se trouvant libres, vinrent aider à porter le corps du saint, sans que personne osât songer à les remettre en prison.

Quand il fallut nommer un évêque à la place de saint Amateur, tout le clergé, la noblesse, le peuple de la ville et celui de la campagne se trouvèrent

réunis en un même sentiment, conforme au décret que Dieu avait fait de l'élection de saint Germain. Lui seul s'y opposait, et il avait même amené du monde pour empêcher son élection. Mais ceux-là se déclarèrent aussi contre lui. Ainsi il fut contraint de se rendre, et il reçut enfin malgré lui la dignité du sacerdoce. Il changea dès lors entièrement de vie : il quitta le service de l'empereur pour ne s'occuper qu'à celui de Dieu; il foula aux pieds les pompes du siècle; sa femme devint sa sœur; il enrichit les pauvres de ses richesses, pour s'enrichir de leur pauvreté. Saint Germain donna à son Église tout le bien qu'il possédait, qui consistait en un grand nombre de belles terres bien situées et de grand rapport, et ainsi il rendit son Église riche, de pauvre qu'elle était auparavant. Dieu fit à saint Germain la grâce de marcher avec tant de fidélité dans la voie de la vérité, que non-seulement il effaça les fautes qu'il pouvait avoir commises dans sa vie passée, mais qu'il acquit même le mérite d'une sainteté éminente. Il se rendit célèbre par l'austérité de sa vie et par ses miracles.

Son jeûne continuel ne l'empêchait pas d'exercer l'hospitalité envers toutes sortes de personnes sans exception. Il les traitait fort bien : mais il ne mangeait pas avec eux. Ordinairement, il passait les nuits à prier ou à se faire lire, même dans ses voyages. Il aimait à loger chez les pauvres et, autant qu'il pouvait, il tâchait de n'être pas connu par les chemins.

§ 3. — SAINT GERMAIN VA EN ANGLETERRE COMBATTRE CONTRE LES PÉLAGIENS.

L'an 418, auquel Dieu avait élu Germain à l'épiscopat, fut encore heureux à l'Église par la condam-

nation des Pélagiens. Mais ces hérétiques ne se rendirent pas au jugement de l'Église. Quelques-uns d'eux allèrent inutilement chercher des protecteurs dans l'Orient, et d'autres, retournant en Angleterre, dont ils étaient originaires ou par eux-mêmes, ou par Pélage, leur chef, y corrompirent les peuples par leur malheureuse doctrine, y enseignant, dit un auteur qui écrivait environ cent ans après, que les enfants nés de deux baptisés pouvaient être sauvés sans baptême. Le pur Pélagianisme accordait l'innocence et le salut à tous les enfants. Le chef de ces Pélagiens était un Agricola, fils de Sévérien, l'un de leurs évêques.



Fig. 21. — La penula, costume de voyage des Romains et des Gaulois, d'après une sculpture du Vatican. Origine du camail.

L'erreur infecta bientôt presque toute cette grande île, de sorte que les catholiques envoyèrent des députés aux évêques de France, pour leur représenter l'état où ils étaient et la nécessité qu'il y avait de secourir promptement la foi catholique. Les évêques de France tinrent une grande assemblée, où d'un commun avis on pria saint Germain et saint Loup de Troyes de vouloir aller pour ce sujet en Angleterre, comme ayant tous deux la vertu et la grâce des apôtres. Le pape Célestin y joignit son autorité, et, par l'avis de saint Pallade, encore alors diacre et depuis premier évêque d'Hibernie, il donna charge à saint Germain d'aller de sa part soutenir la foi catholique (429).

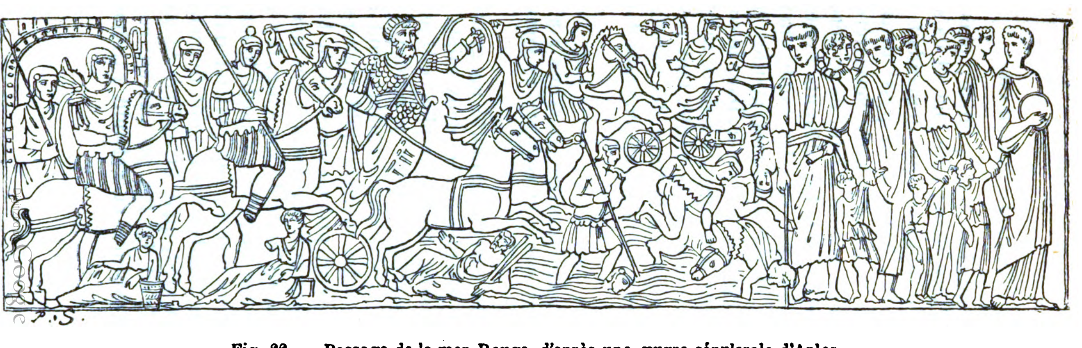


Fig. 22. — Passage de la mer Rouge, d'après une œuvre sépulcrale d'Arles.

Plus cette mission était pénible, plus ces deux saints héros l'acceptèrent avec joie, et ils s'en acquittèrent avec la diligence que demandait d'eux l'ardeur de leur foi. Après avoir passé dans le diocèse de Paris, par Nanterre, où ils consacrèrent à Dieu sainte Geneviève, encore enfant, ils se mirent en mer durant l'hiver de 429. Les démons excitèrent alors une furieuse tempête, que les saints apaisèrent par leurs prières et par quelques gouttes d'huile que saint Germain jeta dans la mer. Dans le combat qu'ils eurent avec les hérétiques, les deux saints rappelèrent à la confession de la vérité, tant par l'éclat de leurs miracles que par la force des paroles de l'Écriture, tous ceux qui avaient été engagés dans l'erreur.

§ 4. — SAINT GERMAIN DÉFAIT LES SAXONS PAR L'ALLELUIA, REVIENT EN FRANCE ET RETOURNE EN ANGLETERRE.

Après qu'ils eurent remporté un grand triomphe sur l'hérésie pélagienne, les deux saints allèrent au tombeau de saint Albans, le plus célèbre de tous les martyrs d'Angleterre, pour y rendre à Dieu leurs actions de grâces. Saint Germain y mit les reliques des apôtres et des martyrs qu'il avait ramassées de divers endroits et prit en place de la terre du lieu où saint Albans avait consommé son martyre et qui paraissait encore teinte de son sang. Il y a auprès de Saint-Albans une chapelle qui porte le nom de Saint-Germain, en un lieu où l'on prétend qu'il a prêché. Au retour de Saint-Albans, saint Germain se blessa tellement au pied, qu'il fut obligé de garder quelques jours le lit. Le feu prit durant ce temps-là à une maison voisine et s'étendit extrêmement tout

Fig. 23. — Prêtre entre un autel juif et un autel chrétien, d'après un ancien manuscrit de Saint-Germain-des-Prés.

autour de celle où il demeurait sans qu'elle en reçût le moindre dommage.

Sur la fin du Carême de l'an 430, les Pictes et les Saxons vinrent conjointement attaquer les Bretons, qui, ne se sentant pas assez forts, eurent recours aux deux saints. Ils vinrent au camp et instruisirent tellement les soldats, dont beaucoup n'étaient pas encore chrétiens, qu'ils demandèrent le baptême. Aussi la fête de Pâques, qui était le 30 de mars, étant arrivée, on dressa une église avec des branches d'arbre, où ils reçurent les sacrements de l'Église. Quand la solennité de Pâques fut passée, comme on sut que les ennemis approchaient, saint Germain fit mettre l'armée dans une vallée environnée de plusieurs montagnes; il commença avec saint Loup à chanter *Alleluia* et fit répondre toute l'armée après eux. Les ennemis furent si surpris et si effrayés de ce bruit, qu'ils s'enfuirent tous en quittant leurs armes, et plusieurs se noyèrent en passant une petite rivière. La tradition des Anglais est que ceci arriva auprès de la ville de Mold, dans le comté de Flint, au nord-est de la principauté de Galles, en un lieu qu'on appelle encore le champ de Germain, et que les soldats furent baptisés dans la rivière d'Albans qui passe auprès de Mold. Le pape saint Grégoire peut avoir fait allusion à cette victoire, lorsqu'il dit que la langue barbare des Bretons avait commencé depuis longtemps à chanter l'*Alleluia* des Hébreux.

Enfin saint Germain et saint Loup quittèrent l'Angleterre et revinrent en France sans danger. La ville d'Auxerre était alors dans l'affliction, à cause des impôts dont elle était surchargée; ce qui obligea saint Germain d'entreprendre un nouveau voyage à Arles pour parler au préfet des Gaules, nommé Auxiliaire.

Il fut reçu à Lyon par tout le peuple, et à Arles par saint Hilaire, qui l'honorait comme son père et comme un homme apostolique. Le préfet n'eut garde de lui refuser le soulagement qu'il demandait pour sa ville.

L'an 447, il fit un second voyage en Angleterre avec saint Sévère, évêque de Trèves, encore à cause de l'hérésie pélagienne, qu'un petit nombre de personnes tâchait de répandre dans l'île. Ils furent bientôt condamnés, et on les amena même aux deux saints, afin qu'ils les conduisissent en France, pour travailler à leur conversion, sans qu'ils pussent jamais revenir en Angleterre, et que l'île conservât sa foi dans sa pureté, comme elle le fit effectivement.

§ 5. — SAINT GERMAIN VA A RAVENNE ET Y MEURT ; SON CORPS EST RAPPORTÉ EN FRANCE.

A peine saint Germain était-il revenu à Auxerre, que les députés des Armoriques le vinrent trouver (en 448). Cette nation, qui comprenait, ce semble, la seconde et troisième Lyonnaise, s'était révoltée en 409, durant les troubles de l'empire [1], pour se mettre en liberté, et elle avait toujours depuis fait paraître un esprit turbulent, inquiet et porté à la révolte. Aétius [2],

1. L'écrivain ecclésiastique entend par troubles de l'empire l'époque d'invasion et d'anarchie qui commence avec la mort de Stilicon, le glorieux défenseur de l'empire d'Occident, contre les Barbares, lâchement mis à mort par l'ordre de l'empereur Honorius, fils de Théodose.

2. Aétius est le célèbre maître de la milice sous Valentinien III, qui devait arrêter l'invasion des Huns dans les plaines catalauniques.

qui gouvernait en ce temps-ci l'empire d'Occident sous Valentinien III, offensé de leur insolence, avait envoyé contre eux Locaric, roi des Allemands ou plutôt de quelques Alains qui étaient entrés en Gaule en 406 [1] et n'étaient pas passés en Espagne avec les autres de leur nation.

Ce prince, qui était païen et barbare, était déjà en marche avec ses troupes. C'est pourquoi saint Germain se pressa de partir, et d'aller à sa rencontre pour l'arrêter, et il le fit avec une liberté qui donna du respect à ce barbare. Locaric promit de ne point poursuivre son dessein et d'accorder la paix aux Armoriques, pourvu qu'on la pût obtenir de l'empereur et d'Aétius. Et ce fut pour ce sujet que saint Germain entreprit le voyage de Ravenne, où était la cour. Pasant par Alise, il logea chez un sénateur son ancien ami. Il y donna la parole à une fille muette âgée de vingt ans. Le saint, prenant congé du sénateur, l'embrassa tendrement et lui dit adieu jusqu'à l'éternité, où il souhaita qu'ils se revissent dans la gloire : ce qui marquait assez clairement qu'il n'espérait pas revenir d'Italie.

Il avait entrepris ce voyage seul avec un diacre : mais on allait au-devant de lui des villes de son passage, et on ne le quittait guère que pour faire place à d'autres à mesure qu'il avançait. Lorsqu'il était passé, les peuples plantaient des croix ou bâtissaient des chapelles aux endroits où il s'était arrêté pour les prêcher ou pour y faire la prière. Dans le passage des Alpes, il se joignit à une troupe d'ou-

1. En 406, une épouvantable cohue de barbares de toutes races passe le Rhin, saccage la Gaule et traverse les Pyrénées; une autre horde, sous le commandement de Radagaise, va se faire écraser en Italie par Stilicon.

vriers chargés de leurs fardeaux. Il prit lui-même celui d'un vieux boiteux pour passer un torrent entre

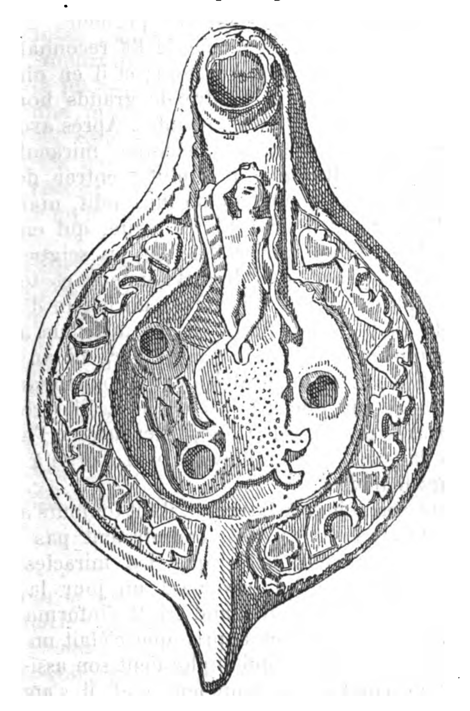


Fig. 24. — Lampe chrétienne trouvée à Semur.

deux précipices, dont ce pauvre homme ne pouvait pas se tirer. L'ayant passé à l'autre bord, il revint

prendre cet homme même sur son dos et le passa comme son fardeau. Il arriva à Milan le jour d'une grande solennité, pour laquelle plusieurs évêques étaient assemblés. Un possédé le fit reconnaître en l'appelant hautement par son nom; et il en obtint la guérison : ce qui lui fit rendre de grands honneurs et par ces prélats, et par les peuples. Après avoir fait en chemin diverses autres guérisons miraculeuses, il arriva enfin à Ravenne. Il voulut y entrer de nuit, pour éviter les honneurs qu'on lui rendit, malgré sa précaution. Saint Pierre Chrysologue, qui en était alors évêque, l'impératrice Placidie, les seigneurs de la cour le reçurent avec tout l'honneur et toute la joie possibles. Placidie lui envoya un bassin d'argent plein de mets très-délicats. Il les distribua à ceux de sa compagnie, donna le bassin d'argent aux pauvres, et envoya à l'impératrice par reconnaissance un pain d'orge sur une assiette de bois. Elle reçut ce présent avec une extrême joie, fit enchâsser l'assiette de bois dans de l'or et employa le pain d'orge à guérir plusieurs maladies.

Durant son séjour à Ravenne, il fut toujours accompagné de six évêques, qui n'admiraient pas moins son abstinence continuelle que les miracles qu'il opérait sans cesse. En traversant un jour la place publique, il entendit un grand cri. Il s'informa de ce que ce pouvait être et apprit que c'était un grand nombre de prisonniers qui imploraient son assistance. Touché de compassion pour leur état, il s'approcha de la prison pour y entrer. Les geôliers et les gardes, craignant sans doute ce qui devait arriver, ne voulurent point paraître. Le saint eut recours à Dieu par la prière. Aussitôt les portes de la prison s'ouvrirent, et il mena à l'église comme en triomphe cette

troupe de prisonniers, à qui il obtint la liberté et la vie.

Un matin, après les prières de *Laudes*, s'entretenant de choses saintes avec ces évêques, il leur prédit qu'il mourrait bientôt et leur raconta comment Dieu le lui avait révélé la nuit. Quelques jours après, il tomba malade (le 25 juillet). Dès qu'on le sut, toute la cour et la ville en furent troublées. L'impératrice ne craignit point de se rabaisser en l'allant visiter; elle lui accorda volontiers toutes les grâces qu'il lui demanda. Mais elle eut peine à con-



Fig. 25. — Boucle attribuée à saint Césaire (Leblant, Sarcophages d'Arles).

sentir à la prière qu'il lui fit avec instance de faire transporter à Auxerre son corps après sa mort. C'était une si grande affluence de monde qui le venait voir, qu'à peine pouvait-on approcher de sa maison. On y récitait continuellement des psaumes. Enfin il mourut le septième jour de sa maladie, qui était le 31 juillet, après avoir gouverné son Église durant trente années et vingt-cinq jours (448).

Quelque grande que fût sa pauvreté, l'empire et l'Église voulurent avoir part à sa succession. Placidie,

à qui le saint n'avait laissé que sa bénédiction, prit son reliquaire pour son partage. Saint Pierre Chrysologue eut son camail et son cilice. Un des six évêques prit son manteau. Deux autres partagèrent entre eux sa robe, et deux autres sa tunique ; le sixième eut sa ceinture.

Le corps du saint, selon la permission qu'il en avait demandée à l'impératrice, fut rapporté dans son Église. Il était environné d'un grand nombre de flambeaux qui brûlaient le jour comme la nuit. Du temps d'un des biographes du saint (Éric), on voyait un vieux marbre, dont les caractères très-anciens portaient que, la même nuit que saint Germain mourut à Ravenne, un saint prêtre, son disciple, nommé Saturne, qu'il avait laissé à Auxerre, en reçut la nouvelle par un ange, et qu'il le dit au peuple, qui sur cette assurance alla recevoir le corps de son saint pasteur jusqu'aux Alpes.

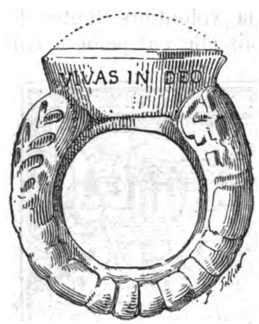


Fig. 26. — Anneau épiscopal (Leblant, Inscriptions de la Gaule chrétienne).

Adon dit qu'il y avait en ce temps-là à Vienne un saint prêtre nommé Sévère, très-célèbre par ses miracles, qui, ayant beaucoup de zèle pour la foi, avait quitté son pays qui était l'Orient et entrepris des voyages très-longs et très-laborieux pour porter l'Évangile en divers endroits. Il était venu jusqu'à Vienne, où il avait converti un grand nombre de païens par la force de ses prédications et de ses miracles. Il y avait détruit un temple consacré à cent

idoles et avait bâti à la porte de la ville une église de Saint-Étienne, qui était prête d'être dédiée lorsque saint Germain passa par là en allant en Italie. Il promit à saint Sévère qu'il viendrait assister à cette dédicace, de sorte que saint Sévère attendit quelque temps à la faire dédier. Il le fit enfin, soit qu'il ne pût différer davantage, soit qu'il eût su que saint Germain était mort. Et on prétend que le jour même qu'il la dédia, avant que l'on commençât la cérémonie, le corps du saint passa par Vienne et fut porté dans cette nouvelle église pour y reposer. Ainsi la mort même ne put l'empêcher de s'acquitter de sa promesse. Saint Sévère se reposa aussi en paix quelque temps après et fut enterré dans l'église de Saint-Étienne.

§ 6. — ENTERREMENT, MIRACLES ET TRANSLATION DE SAINT GERMAIN.

Le corps de saint Germain arriva à Auxerre, selon saint Grégoire de Tours, au bout de soixante jours, c'est-à-dire deux mois après qu'il fut mort. Il demeura exposé durant six jours dans l'église cathédrale, pour satisfaire la dévotion de ceux qui y vinrent de toutes parts, et le 1er octobre il fut mis dans le tombeau. Il fut enterré dans une petite chapelle de Saint-Maurice que le saint même avait fait bâtir dans une de ses terres auprès de la ville, du côté de l'occident, et ses successeurs y furent aussi enterrés. Sainte Clotilde changea, depuis, cette chapelle en une église magnifique. Elle vint pour cela à Auxerre, accompagnée d'un évêque de la haute Bourgogne nommé Loup, qui, étant mort, fut enterré dans cette église.

Clotaire II et la reine sa femme enrichirent encore cette église du temps de l'évêque Didier, c'est-à-dire vers l'an 620.

SAINT LOUP

§ 1. — JEUNESSE, MARIAGE, RETRAITE ET ÉPISCOPAT DE SAINT LOUP. — SON VOYAGE EN ANGLETERRE.

Saint Loup naquit sur la fin du IVe siècle, dans la ville de Toul en Lorraine, d'une noble famille. Épiroque, son père, le laissa orphelin dans un âge encore peu avancé; mais Alistique, frère d'Épiroque, lui tint lieu de père et prit soin de son éducation. Saint Loup, qui avait un fort bel esprit, réussit tellement dans les lettres, que la réputation de son éloquence le rendit célèbre jusque dans les provinces voisines. Il se maria et épousa Pimeniole, sœur du grand saint Hilaire d'Arles. Ils vécurent sept ans ensemble, sans qu'on dise s'ils eurent quelques enfants. Mais, au bout de ce temps, ils s'enflammèrent tellement l'un l'autre à l'amour de la vertu, qu'ils renoncèrent tous deux au monde. On ne sait point ce que devint Pimeniole.

Quant à saint Loup, il quitta sa maison; il rompit tous les liens et tous les engagements qui pouvaient l'attacher au siècle, et il résolut de s'en aller à Lérins trouver saint Honorat, parent de sa femme, et qui avait attiré près de lui saint Hilaire quelque temps auparavant. S'étant rendu auprès de lui, il se soumit humblement à sa conduite. Il en sortit vers l'an 426, à peu près en même temps que saint Honorat en fut tiré pour être fait archevêque d'Arles. Vincent, son

frère, en sortit vers le même temps et sans doute avec lui.

Saint Loup partit de Lérins, non par aucun refroidissement de piété, mais au contraire dans la chaleur de la foi, pour aller vendre et distribuer aux pauvres ce qui lui restait encore de son bien. Il alla pour ce sujet à Mâcon, soit qu'il eût du bien dans ce pays, comme la suite donne lieu de le croire, soit qu'on ne lui ait pas laissé le loisir d'aller plus loin, car il y fut enlevé lorsqu'on s'y attendait le moins, pour être placé sur la chaire épiscopale de Troyes. Il succéda à saint Urse, honoré par l'Église le 25 juillet.

Dès les premières années de son épiscopat, saint Loup se rendit si illustre par sa piété, que lui et saint Germain d'Auxerre passaient pour les deux lumières de l'Église.

Lors donc qu'un grand nombre d'évêques se furent assemblés en 429 pour chercher des personnes dignes d'aller combattre en Angleterre l'hérésie pélagienne, tout le monde jeta les yeux sur ces deux prélats. On les conjura d'accepter un emploi si important à l'Église. Ayant trouvé ce pays presque tout infecté de pélagianisme, ils en bannirent l'erreur par leurs prières, par leurs discours et par leurs miracles, et y rétablirent entièrement la foi catholique.

§ 2. — ADMINISTRATION ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT LOUP.

Saint Loup, étant revenu de ce voyage, continua ce qu'il avait fait dès le commencement de son épiscopat, prêchant sans cesse et éclairant par la lumière divine des Écritures ceux du peuple qui étaient dans les ténèbres de l'ignorance. Pour son clergé, Dieu lui

fit la grâce de le conduire avec sagesse et avec fermeté selon les règles de la justice. Il ordonnait quelquefois des bigames pour portiers [1], mais jamais pour sous-diacres, ni même pour exorcistes. Il ne souffrait point que ceux qui étaient déjà exorcistes ou sous-diacres se mariassent en cet état. Que s'il arrivait qu'ils épousassent même une seconde femme, il les privait non-seulement de leur ministère, mais aussi de la communion. Cependant il ordonnait quelquefois des hommes mariés pour sous-diacres ou tolérait ceux qui l'étaient, sans les séparer de leurs femmes. Pour les degrés supérieurs, à qui les canons défendent l'usage du mariage, il tâchait de n'y élever que ceux qui n'étaient point engagés dans cet état. Comme il n'obligeait pas les sous-diacres à la continence, aussi il ne souffrait qu'ils approchassent de l'autel que pour donner ou recevoir quelque chose du diacre.

Il n'instruisait pas moins par ses exemples que par ses paroles. Il employait libéralement ses revenus à nourrir les pauvres et à racheter les captifs. Il avait beaucoup de bonté et d'affabilité, et même il était gai et agréable. Aussi ses reproches mêmes avaient toute la douceur et tout l'attrait des caresses pour ceux qui en voulaient profiter.

Un de ses diocésains nommé Gallus, ayant quitté sa femme, se retira en Auvergne. Saint Loup en écrivit à saint Sidoine qui était alors évêque de Clermont, avec une force tellement mêlée de douceur, qu'il effraya ce pécheur et le gagna en même temps. Car Sidoine lui ayant montré la lettre de son évêque, il en

1. Tout ce passage est très-curieux à noter pour l'histoire des mœurs à cette époque moitié barbare et moitié civilisée, moitié païenne et moitié chrétienne.

fut à l'heure même vivement touché et ne la regarda point comme une lettre écrite à un autre, mais comme une sentence prononcé contre lui-même. Il ne prit aucun délai après cette sommation pour aller retrouver sa femme. Il le promit, s'y disposa et se mit aussitôt en chemin. « Qu'y a-t-il, dit saint Sidoine, de plus estimable qu'une telle réprimande, qui oblige le pécheur de chercher dans sa pénitence un puissant remède contre son mal, ne trouvant rien à dire contre celui qui le lui fait reconnaître? »

§ 3. — SCIENCE DE SAINT LOUP.

Il ne faut pas s'étonner que Dieu accordât des miracles extérieurs à celui à qui il accordait les plus grands effets de sa puissance, qui est la conversion des pécheurs. Outre les miracles qu'il avait faits en Angleterre avec saint Germain, il guérit un grand nombre de malades désespérés, qu'il se hâtait d'aller visiter dès qu'il était averti de leur état.

Il n'avait pas seulement la piété, mais aussi la science des saints docteurs. Car le comte Arbogaste s'étant adressé à saint Sidoine sur quelques difficulté de l'Écriture, Sidoine le renvoya aux illustres Pères des Gaules, et nommément à saint Loup, l'assurant que, quelques questions qu'il lui pût proposer, il n'épuiserait pas une source de doctrine aussi féconde que la sienne. Il conservait même encore dans son extrême vieillesse quelque amour pour les belles pièces, et il en savait fort bien juger; de sorte que les plus habiles redoutaient aussi bien sa censure sur les règles de l'éloquence que sur la conduite des mœurs. Il se plaisait à produire et à faire parler les

personnes de lettres, quoiqu'elles tâchassent de se cacher ; et lorsqu'il en savait qui se tenaient dans l'obscurité, par l'amour du repos, ou par crainte et par modestie, il était ingénieux pour les manifester et les faire connaître au public. Il était exact à corriger les moindres défauts, et jusqu'à la ponctuation, dans les livres mêmes des autres qui lui tombaient entre les mains.

Ce fut par tant de grandes qualités qu'il mérita d'être toujours préféré aux autres prélats, avant même qu'il les précédât par l'antiquité, et de passer pour le père et l'évêque des évêques mêmes, incomparablement élevé au-dessus des autres. « Les évêques mêmes, dit saint Sidoine, se soumettaient avec respect à ses avis. Son jugement était pour eux une décision absolue. En comparaison de lui, les plus anciens ne passaient que pour de jeunes enfants ; la sainte milice des moines le regardait, aussi bien que l'ordre des évêques, comme son chef et général et il ne méprisait pas les moindres serviteurs de l'armée de Dieu. »

On ne sait pas ce qui l'empêcha d'accompagner encore saint Germain lorsqu'il retourna en Angleterre, l'an 447, pour y combattre de nouveau les pélagiens. Mais il ne lui fut guère moins glorieux de ce qu'au lieu de lui saint Germain prît un de ses disciples, savoir saint Sévère, évêque de Trèves, qu'on regarde comme l'apôtre des Bourguignons.

§ 4. — LES BOURGUIGNONS EMBRASSENT LA RELIGION CHRÉTIENNE.

« Il faut rapporter ici un évènement fort remarquable qui arriva en effet en ce temps-là. Les Bourgui-

gnons habitent au delà du Rhin et mènent une vie fort tranquille. Ils travaillent en menuiserie et se nourrissent de leurs ouvrages. Les Huns ayant fait irruption en leur pays, et en ayant tué un grand nombre, ceux qui restèrent eurent recours à Dieu au lieu d'avoir recours aux hommes, et ayant reconnu que Celui que les Romains adorent protège puissamment ceux qui le servent avec une crainte religieuse, ils résolurent de faire profession de la foi de Jésus-Christ; et pour cet effet ils allèrent trouver un évêque des Gaules (saint Sévère) et lui demandèrent le baptême. Cet évêque, les ayant instruits des vérités de la religion et les ayant fait jeûner sept jours, leur donna le baptême et les renvoya. Ils attaquèrent ensuite les Huns avec une généreuse confiance. Optar, roi de ces peuples, ayant été étouffé une nuit par la quantité des viandes qu'il avait mangées, les Bourguignons les attaquèrent dans le temps qu'ils n'avaient plus de chef, et bien qu'ils ne fussent que trois mille, ils en défirent dix mille. Ils sont demeurés depuis fort attachés à la religion chrétienne. Barbas, évêque des Ariens, étant mort le quatorzième jour du mois de juin, sous le treizième consulat de Théodose, et le troisième de Valentinien, Sabbatius fut choisi pour remplir sa place [1]. »

§ 5. — SAINT LOUP ET LES BARBARES. — SA MORT.

Un des endroits les plus célèbres de la vie de saint Loup, c'est la conservation de la ville de Troyes, au milieu des ravages d'Attila, en 451 [2]. Ce fut l'effet du

1. Extrait de Socrate, *Histoire de l'Église*, l. VII, c. XXX.
2. Voir le volume suivant de notre collection.

respect que sa vertu imprima dans le cœur de ce barbare et cruel païen. Attila le voulut même avoir quelque temps auprès de lui et le mena jusqu'au Rhin en s'en retournant, d'où il le renvoya ensuite chez lui. Mais quoique ses prières eussent conservé sa ville au milieu des guerres et des ravages des barbares, néanmoins, en revenant à Troyes, il trouva que le désespoir en avait saisi les habitants, et qu'apparemment ils avaient abandonné la ville, pour se retirer en des lieux plus forts, Troyes n'ayant pas même alors de murailles.

Leur désespoir le troubla et l'affligea ; mais ce trouble ne diminua rien de sa prudence. Il se retira à 15 ou 20 lieues de la ville, sur une montagne nommée Latiscon, à dessein d'y rassembler le peuple de Troyes. Le même fait s'est produit en d'autres endroits, et c'est ce qui a fait changer le siège de quelques évêchés, comme ceux du Puy et de Mende. Mais cela n'arriva pas à Latiscon, où peu de personnes se rassemblèrent, durant deux ans que saint Loup y demeura : de sorte que, se lassant enfin lui-même de ce lieu, il se retira en 453 à Mâcon, où il semble qu'il ait eu autrefois du bien, et je ne sais même s'il n'y en avait point encore. Dieu témoigna qu'il agréait cette retraite par le pouvoir qu'il lui accorda en chemin de guérir près d'Alise, en Bourgogne, une femme paralytique, et, lorsqu'il demeurait déjà à Mâcon ou aux environs, il rendit la parole à une fille que le démon avait rendue muette.

Ce ne fut pas Attila seul, mais généralement tous les rois barbares, à qui Dieu imprima du respect pour la sainteté de saint Loup. On le sait particulièrement de Gebavulte ou Gibulde, roi des Allemands, qui avait aussi une grande déférence pour saint Séverin, abbé

dans le Norique. Les Allemands, qui, à ce qu'on croit, occupaient alors le pays des Suisses, ayant fait des courses jusqu'à Brienne, dans le diocèse de Troyes, en avaient emmené divers captifs. Mais saint Loup en ayant écrit à Gebavulte, ce prince, dont le respect pour saint Loup allait jusqu'à l'obéissance, leur rendit aussitôt la liberté et les renvoya en leur pays, sans en demander aucune rançon. Ce que nous rapportons à Brienne en Champagne pourrait aussi s'appliquer aux Brions ou Breons de la Vindélicie. Et, en ce cas, il sera encore plus glorieux pour saint Loup, et plus conforme même aux termes de son historien, de dire que les Allemands s'étant rendus maîtres de ce pays assez longtemps auparavant, et en ayant emmené les peuples captifs, Gebavulte leur rendit la liberté et leur pays même, les remettant dans l'état où ils étaient auparavant. Saint Loup pouvait lui avoir demandé cette grâce à la prière des officiers de l'empire.

La vie de saint Loup, après nous avoir marqué qu'il vint à Mâcon, ne dit point quand il retourna dans son diocèse, comme s'il n'y fût jamais venu durant vingt-six ans qu'il a vécu depuis l'an 453. C'est ce qui n'a pas la moindre apparence. La ville de Troyes était repeuplée avant sa mort, qui arriva à la fin de la cinquante-deuxième année de son épiscopat, c'est-à-dire en l'an 479.

X

LA PATRONNE DE PARIS. — SAINTE GENEVIÈVE [1].

1. — ENFANCE ET VOCATION DE SAINTE GENEVIÈVE.

Sainte Geneviève naquit vers l'an 422, dans le village de Nanterre. Son père s'appelait Sévère et sa mère Géronce; et ils vivaient retirés dans cette campagne, comme des personnes qui y avaient quelque bien, mais non pas comme des paysans. Dieu la prévint par sa grâce dès sa plus tendre enfance, et lui donna pour la piété une inclination ardente qui croissait en elle à mesure qu'elle avançait en âge.

Geneviève avait environ sept ans, lorsque saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, députés

1. La vie de sainte Geneviève, patronne de Paris, a été écrite dix-huit ans après sa mort par un auteur inconnu. Le style et la simplicité de cette narration sont évidemment d'un historien contemporain. Mais, comme il ne rapporte que ce qui peut édifier la piété des fidèles, elle n'offre pas tous les caractères désirables pour fixer une chronologie exacte et certaine. On peut cependant détacher à travers la légende quelques traits d'histoire précieux que nous rapportons ici.

par les évêques de Gaule pour aller combattre l'hérésie pélagienne qui se renouvelait en Angleterre, passèrent vers la fin de 429 par le diocèse de Paris et allèrent coucher à Nanterre. Auprès de l'église, ils trouvèrent tout le peuple qui venait au-devant d'eux pour leur rendre ses respects et recevoir leur bénédiction. Ce fut là qu'au milieu de cette foule de monde saint Germain aperçut la petite Geneviève. Il reconnut par la lumière divine quelque chose de grand et d'extraordinaire dans cette enfant. Aussitôt il la fit approcher, l'embrassa, demanda son nom, et qui étaient ses parents. On lui dit qu'elle s'appelait Geneviève.

Ses parents s'avancèrent auprès du saint. « Que vous êtes heureux, leur dit-il, d'avoir une telle fille! Sa naissance a été pour les anges un sujet de joie et de réjouissance dans le ciel. Elle sera grande devant le Seigneur: et plusieurs, passant de l'admiration de sa vie à l'imitation de sa vertu, quitteront le péché, se convertiront à Dieu et recevront non-seulement la rémission de leurs fautes, mais aussi les récompenses de la vie éternelle. » Puis, s'adressant à Geneviève : « Ma fille, lui dit-il, déclarez-moi sincèrement si vous ne voulez pas bien vous consacrer à Jésus-Christ. — Saint Père, lui répondit-elle, je vous suis très-obligée de ce que vous voulez bien me demander si je désire une chose que je souhaite avec une extrême ardeur. Oui je le veux de tout mon cœur. Priez Dieu de me faire la grâce d'accomplir en cela mon désir. — Prenez courage, ma fille, reprit le saint; mettez votre confiance dans le Seigneur, et il vous donnera lui-même la force et la vertu nécessaires pour l'accomplissement de votre généreux dessein ».

Les deux saints évêques s'en allèrent ensuite à

l'église pour y dire nones et vêpres. Saint Germain y mena avec lui Geneviève et tint la main droite sur sa tête pendant ces offices. Ce saint la retint auprès de lui durant son repas, et, en la renvoyant le soir chez elle, il recommanda à ses parents de la lui ramener le lendemain matin de bonne heure, avant son départ.

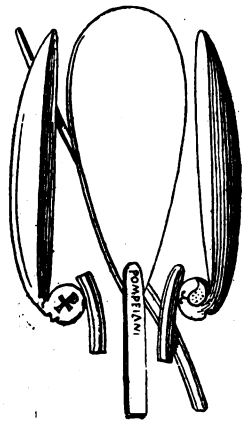


Fig. 27. — Cuiller d'argent (Leblant, Inscriptions).

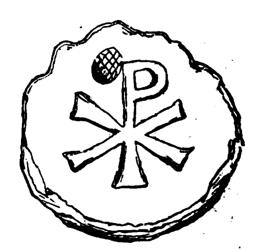


Fig. 28. — Médaille de bronze, donnée par saint Germain à sainte Geneviève.

Dès la pointe du jour, Sévère ramena sa fille à saint Germain, comme le saint le lui avait demandé. Ce saint évêque, voyant Geneviève, l'interrogea pour savoir si elle se souvenait de la promesse, qu'elle lui avait faite la veille, de se consacrer à Jésus-Christ. L'enfant lui répondit qu'elle se souvenait bien de ce qu'elle lui avait



Fig. 29. — Sainte Geneviève et saint Germain, d'après la fresque de M. Puvis de Chavannes, dans l'église Sainte-Geneviève, à Paris.

promis, et à Dieu même, et qu'elle lui demandait le secours de ses prières pour obtenir de Dieu la grâce de conserver son âme et son corps dans une entière pureté. Sur cette assurance, saint Germain, prenant une médaille de cuivre où était gravée la figure de la



Fig. 30. — Peigne de saint Loup, conservé dans le trésor de Sens.

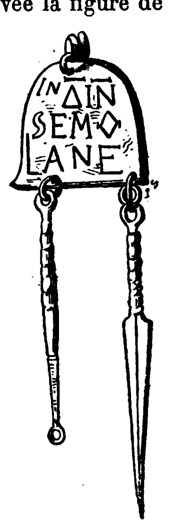


Fig. 31. — Bijou d'or (Leblant).

croix, la lui donna comme un gage de son amitié pour la porter au cou, et l'exhorta à renoncer aux colliers de perles, aux bracelets, aux bagues, aux autres bijoux et ornements du siècle. Si vous vous laissiez, lui dit-il, éblouir à leur faux éclat, vous vous priveriez de ceux de l'immortalité bienheureuse. Laissez

aux gens du monde les ajustements du monde. Pour vous qui avez pris Jésus-Christ pour votre époux, ne recherchez point d'autres ornements que ceux de

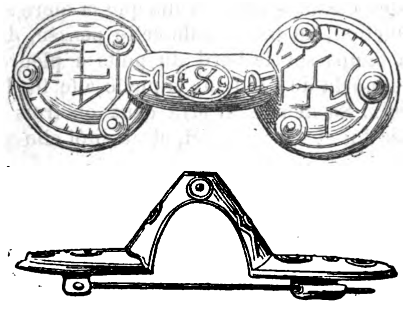


Fig. 32. — Agrafe (Leblant, Inscriptions).

l'âme. Après lui avoir ainsi parlé, il la pria de se souvenir de lui devant Dieu, la recommanda à ses parents, et continua sa route avec saint Loup.

§ 2. — CONSÉCRATION DE SAINTE GENEVIÈVE.

Geneviève commença dès lors à se regarder comme véritablement consacrée à Dieu, et à marquer beaucoup d'ardeur pour tous les exercices de la piété. Un jour de fête solennelle, sa mère, allant à l'église, voulait la laisser à la maison. Geneviève la pria avec instances et avec larmes de lui permettre d'y aller aussi. « Je désire, lui dit-elle, accomplir la promesse que j'ai faite à l'évêque, et aller souvent à l'église. » Sa mère, par un mouvement d'impatience, lui donna un

soufflet. Elle en fut à l'instant punie, et elle devint aveugle. Elle demeura près deux ans dans cet état; mais un jour qu'elle avait dit à sa fille d'aller tirer de l'eau pour lui en apporter, Geneviève, faisant réflexion que c'était à cause d'elle que sa mère souffrait cette affliction, fut touchée de cette pensée, demeura quelque temps sur le bord du puits à pleurer, puis elle lui apporta de l'eau sur laquelle elle fit le signe de la croix. Sa mère s'en lava deux ou trois fois les yeux avec foi et avec respect, et aussitôt elle recouvra la vue.

Quelques années après, Geneviève fut présentée avec deux autres filles plus âgées qu'elle, pour être consacrées par l'évêque de Paris avec les cérémonies ordinaires. On l'avait placée après ses deux autres compagnes, comme étant la plus jeune. L'évêque connut par une inspiration divine que Geneviève avait une vertu beaucoup supérieure à celle des autres qu'on mettait avant elle, et il ordonna qu'on la plaçât la première, parce qu'elle avait déjà reçu de Dieu la consécration dont il allait faire la cérémonie : ce qui fut exécuté dans cet ordre ; après quoi, elles se retirèrent chacune chez elles.

Elle n'avait alors pas plus de quinze ans. Dès cet âge jusqu'à cinquante ans, elle observa de ne manger que deux jours dans la semaine, le dimanche et le jeudi. Elle passait les cinq autres jours dans une abstinence entière. Sa nourriture était du pain d'orge et des fèves cuites depuis quinze jours ou trois semaines, qu'elle réchauffait alors. Pour du vin et toute autre liqueur qui peut enivrer, elle n'en but jamais en toute sa vie. A l'âge de cinquante ans, elle prit du poisson et du lait par le conseil des évêques, auxquels elle aurait cru faire un crime de désobéir.

§ 3. — EXTASES DE SAINTE GENEVIÈVE.

Après la mort de ses parents, sa marraine la fit venir à Paris. Dieu, pour faire paraître davantage sa puissance dans la faiblesse de Geneviève et montrer avec plus d'éclat l'éminence de la grâce de Jésus-Christ en elle, permit qu'elle tombât dans une paralysie si violente, qu'elle n'avait plus l'usage de ses membres, et on la garda durant trois jours comme morte, n'ayant aucun signe de vie, hors un peu de rougeur qui paraissait toujours sur son visage. Elle revint en santé, et dit qu'elle avait été enlevée en esprit par un ange dans le repos des justes, et qu'elle y avait vu les récompenses préparées pour ceux qui aiment Dieu et qui étaient incroyables aux infidèles.

Elle découvrit depuis, à diverses personnes qui vivaient dans le monde, le secret de leurs consciences. Mais il y en eut qui, au lieu de profiter de ses avis, en prirent occasion de la déchirer par leurs médisances. Geneviève souffrit avec patience leurs calomnies et se contenta de prier et de pleurer dans le secret pour tous ses persécuteurs. Saint Germain, député une seconde fois en Angleterre avec saint Sévère, évêque de Trèves, l'an 447, repassa par Paris. Le peuple alla au-devant de lui pour le recevoir et pour lui demander sa bénédiction. Ce saint voulut savoir des nouvelles de Geneviève et s'informa de ce qu'elle faisait. Le peuple, toujours plus disposé à médire des gens de bien qu'à imiter leur exemple, lui répondit qu'elle n'était pas si sainte qu'il la croyait. Mais ce saint, qui n'ignorait pas sans doute toutes les injures, les médisances et les calomnies que la sainte avait

souffertes durant son absence, méprisa tous leurs faux rapports, parce qu'il la connaissait mieux qu'eux et que ses parents mêmes. Il alla aussitôt la voir et la salua avec tant de respect, que tout le monde en fut surpris. Là, il fit un discours en présence de tous ses calomniateurs pour défendre l'innocence de cette sainte : et pour les confondre il leur montra dans sa chambre le plancher tout mouillé par les larmes qu'elle y répandait dans l'endroit où elle faisait ses prières. De là il prit occasion de les entretenir des commencements de sa vie, et de quel mérite elle était devant Dieu, comme il l'avait autrefois déclaré publiquement à Nanterre. Après quoi, l'ayant recommandée au peuple, il partit pour continuer sa route.

§ 4. — SAINTE GENEVIÈVE ET ATTILA.

Le repos que le témoignage de ce grand évêque procura à sainte Geneviève ne fut pas de longue durée. En 451, Attila, roi des Huns, fit trembler toutes les Gaules par la terreur de ses armes. Dans cette épouvante générale, les Parisiens se résolurent à abandonner leur ville pour se réfugier avec leurs biens dans des lieux plus forts. Sainte Geneviève assembla les dames et les exhorta à implorer plutôt le secours de Dieu par les jeûnes, par les prières et par les veilles, pour détourner, comme Judith et Esther, le malheur qui les menaçait. Elles la crurent et passèrent plusieurs jours à prier dans le baptistère. Au contraire, les hommes, qu'elle voulait engager dans les mêmes exercices de piété et empêcher de transporter leurs biens hors de Paris, en leur représentant que Dieu conserverait cette ville, et que celles où ils prétendaient se

retirer seraient pillées et saccagées par les barbares, ces hommes, dis-je, s'élevèrent contre la sainte, qu'ils traitaient de fausse prophétesse. Leur fureur alla jusqu'à former le dessein de la noyer ou de la lapider.

Alors survint l'archidiacre d'Auxerre, qui avait été témoin de tout ce que saint Germain avait dit autrefois en faveur de sainte Geneviève. Surpris des propos que les Parisiens tenaient contre cette sainte, il leur représenta l'énormité du crime qu'ils voulaient commettre, les fit souvenir du témoignage qu'avait rendu saint Germain, que Dieu l'avait choisie dès le sein de sa mère. A ce discours, leurs esprits furieux se calmèrent. La juste déférence qu'ils conservaient pour saint Germain leur fit reconnaître que Geneviève était une fidèle servante de Dieu et renoncer à leurs mauvais desseins contre elle. L'évènement vérifia sa prophétie, et les Huns n'approchèrent point de la ville de Paris.

§ 5. — SAINTE GENEVIÈVE FONDATRICE DE L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS.

Elle avait une vénération singulière pour le lieu où saint Denis et ses compagnons avaient souffert le martyre et étaient enterrés, et elle désirait inspirer le même respect à tous ceux dont les ancêtres avaient reçu par ces saints les lumières de la foi. Elle conçut le dessein de faire bâtir une église sur le tombeau et en l'honneur de ce saint évêque et martyr. Mais, comme elle n'en avait pas le moyen, elle engagea les prêtres de Paris à y contribuer de leur côté. Et quoique l'entreprise fût au-dessus de leurs forces, sa confiance en Dieu lui fit trouver des ressources, soit pour

avoir des matériaux, soit pour soulager les ouvriers dans leurs besoins les plus pressants, en sorte que sa grande foi vint à bout de son dessein avec succès.

Un dimanche matin, lorsqu'elle allait à cette église avant le jour, le cierge que les filles qui l'accompagnaient portaient devant elle pour l'éclairer fut soufflé par le vent. Et comme il pleuvait beaucoup, que le chemin était fort mauvais et les ténèbres très-épaisses, ces vierges se trouvèrent fort embarrassées. Sainte Geneviève demanda le cierge; et sitôt qu'elle l'eut entre les mains, il se ralluma de lui-même, et elle le porta ainsi jusqu'à l'église, où il acheva de brûler. Ce miracle arriva à peu près de la même manière en d'autres occasions.

§ 6. — SAINTE GENEVIÈVE NOURRIT PARIS ATTAQUÉ PAR LES FRANCS.

Les Parisiens furent attaqués par les Francs et soutinrent durant cinq ans le siège. Cette guerre causa une cruelle famine, qui fit mourir beaucoup de monde. Pour soulager ses compatriotes, sainte Geneviève alla jusqu'à Arcis-sur-Aube et à Troyes chercher des vivres, et elle en amena onze bateaux chargés qu'elle conduisit à bon port par ses prières, malgré les dangers qu'elle eut à essuyer en allant et en revenant. Elle guérit dans ce voyage à Arcis-sur-Aube une dame paralytique, et à Troyes deux aveugles et plusieurs autres malades.

Lorsqu'elle fut revenue à Paris, elle distribua le blé qu'elle y avait fait venir à chacun selon son besoin. Pour prévenir le murmure des pauvres, elle tirait quelquefois elle-même secrètement des pains

du four et les leur donnait tout entiers; en sorte que les filles qui la servaient n'auraient pu savoir ce qu'ils étaient devenus, si elles n'avaient trouvé des pauvres qui en emportaient et qui donnaient mille bénédictions à leur bienfaitrice. Tant de grandes actions portèrent sa réputation jusqu'en Orient. Saint Siméon le Stylite, qui passa près de quarante ans sur une colonne, où il marquait bien son mépris pour le monde, demandait des nouvelles de Geneviève aux marchands qui venaient de ces pays, et il les priait de le recommander à ses prières.

Childéric même, roi des Francs, tout païen qu'il était, s'étant rendu maître de Paris, avait une si grande vénération pour elle, qu'il ne pouvait lui refuser les grâces qu'elle lui demandait. Voulant un jour faire punir de mort des prisonniers, et craignant que Geneviève n'entreprît de leur sauver la vie, il sortit de Paris et fit fermer la porte après lui, afin qu'elle ne pût venir le trouver pour lui demander leur grâce. Mais la sainte, l'ayant su, alla se présentei à la porte, qui s'ouvrit d'elle-même, et elle vint trouver le roi, qui lui accorda la vie de ces malheureux.

§ 7. — DERNIÈRES ANNÉES, CONVERSIONS ET MIRACLES DE SAINTE GENEVIÈVE.

Dans un voyage que sainte Geneviève fit à Meaux, une fille nommée Célinie qu'on pensait à marier et qui était déjà fiancée, ayant eu connaissance des grâces dont Dieu favorisait cette sainte, vint la trouver et la pria de lui changer son habit, voulant renoncer au monde pour se consacrer à Jésus-Christ. Le jeune homme à qui elle avait été accordée, l'ayant

su, accourut à Meaux fort irrité de ce changement. Dès que la sainte eut appris son arrivée, elle se réfugia aussitôt à l'église, emmenant avec elle Célinie. A leur entrée dans l'église, Dieu permit que la porte du baptistère s'ouvrît d'elle-même et leur donnât un asile sûr contre les poursuites et les violences de ce jeune homme. Célinie, se regardant comme sauvée du naufrage et de la contagion du siècle, passa le reste de ses jours dans l'abstinence et la chasteté. Elle avait une de ses servantes malade depuis longtemps et privée de l'usage des pieds, qu'elle présenta à sainte Geneviève. Sitôt que la sainte les lui eut touchés, elle recouvra sa santé et fut parfaitement guérie.

Sainte Geneviève avait quelque terre auprès de Meaux, car son historien raconte qu'y faisant la moisson, il s'éleva tout d'un coup un grand orage qui menaçait de pluie et qui jeta le trouble parmi les moissonneurs. La sainte entra dans la grange, se prosterna contre terre, selon sa coutume, et pria avec larmes. Jésus-Christ l'exauça par un miracle tout visible; et, pendant qu'il pleuvait dans tous les environs, il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur la moisson ni sur les moissonneurs de sainte Geneviève. Un avocat de Meaux nommé Frunime, qui avait perdu l'ouïe depuis quatre ans, eut recours à elle pour obtenir sa guérison. Elle fit le signe de la croix sur ses oreilles, et aussitôt il fut guéri.

On ne sait point le sujet qui la mena à Laon. Mais on raconte qu'y arrivant, une grande partie de la ville alla au-devant d'elle. De ce nombre étaient les parents d'une fille qui, depuis neuf ans, était tellement percluse de tous ses membres, qu'elle ne pouvait se remuer. A leurs instances, la sainte alla trouver cette fille, fit sa prière auprès d'elle, puis, lui

ayant touché tous les membres, elle lui ordonna de s'habiller et de se chausser elle-même. La fille se leva aussitôt et alla à l'église avec tout le peuple, qui rendit grâces à Dieu de ce grand miracle et reconduisit avec honneur sainte Geneviève, lorsqu'elle sortit de la ville pour s'en retourner. Elle fit un voyage à Orléans, où elle alla prier Dieu dans l'église de Saint-Aignan. Durant qu'elle y était, une mère de famille nommée Fraterne, ayant appris son arrivée, alla la trouver dans une désolation extrême de l'état où était sa fille, nommée Claude. Elle se jeta à ses pieds, tout éplorée, et la conjura avec de grands cris de lui rendre sa fille, qui était malade à l'extrémité et près de mourir. Sainte Geneviève, voyant sa foi, lui dit de cesser de se tant affliger et de l'importuner davantage, l'assurant que sa fille était entièrement guérie. A ces mots, cette mère se leva pleine de joie et s'en retourna chez elle avec sainte Geneviève ; et Dieu avait, par sa toute-puissance, si promptement guéri cette fille, qu'elle vint les recevoir à la porte de la maison. Dans la même ville d'Orléans, la sainte intercéda pour un serviteur qui avait offensé son maître. Mais ce maître lui refusa fièrement le pardon qu'elle lui demandait; alors la sainte lui dit : « Si vous méprisez la prière que je vous fais, Jésus-Christ, mon Seigneur, ne me méprisera pas de même, parce qu'il est plein de bonté et de clémence et toujours prêt à pardonner. » Dès que cet homme fut de retour chez lui, il fut attaqué d'une fièvre si ardente, qu'il ne put reposer toute la nuit. Le lendemain matin, il vint dans un pitoyable état se jeter aux pieds de sainte Geneviève et lui demanda pardon. La sainte fit le signe de la croix sur lui, et aussitôt il fut guéri de sa fièvre; et il se réconcilia avec son serviteur.

D'Orléans, elle descendit par la Loire jusqu'à Tours et courut beaucoup de dangers sur l'eau. A son arrivée à Tours, un grand nombre de possédés sortirent de l'église de Saint-Martin, criant qu'ils se sentaient brûlés entre saint Martin et sainte Geneviève : et ils avouaient que c'étaient eux qui avaient excité les tempêtes où elle avait été en péril. La sainte cependant entra dans l'église de Saint-Martin et délivra plusieurs de ces possédés, soit dans l'église même, soit dans la ville. Enfin, quelque part qu'elle allât, la vertu des miracles la suivait partout.

§ 8. — MORT DE SAINTE GENEVIÈVE.

On ne sait rien de particulier de la mort de sainte Geneviève : son historien raconte seulement qu'elle mourut le 3 de janvier, dans une heureuse vieillesse et pleine de vertus, âgée de plus de quatre-vingts ans. En effet, il y a tout lieu de croire qu'elle en avait au moins quatre-vingt-neuf, et qu'elle mourut vers l'an 512. Elle fut enterrée dans une église qu'elle avait exhorté Clovis de bâtir en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, lorsqu'il se préparait à marcher contre Alaric II, roi des Goths (en 507). Il avait commencé à la faire bâtir; mais il la laissa imparfaite, et la reine sainte Clotilde la fit achever après la mort de ce prince, arrivée le 28 de novembre 511. Il y avait été enterré lui-même, et sainte Clotilde y eut aussi sa sépulture. Ce prince avait eu pour sainte Geneviève une considération si particulière, que souvent il lui avait accordé la liberté de beaucoup de prisonniers et la vie de plusieurs criminels.

XI

LE DIOCÈSE DE PARIS. — L'ÉVÊQUE SAINT MARCEL [1]. — EMBLÈMES FUNÉRAIRES.

§ 1. — LE DIACRE SAINT MARCEL.

Saint Marcel était né à Paris même, d'une famille médiocre. Après avoir été élevé dès l'enfance dans une grande piété, dans la pureté et dans le jeûne, il fut fait lecteur. Ce fut dans ce temps-là qu'un serrurier le contraignit de prendre une barre de fer toute rouge de feu, et de lui en dire le poids, ce qu'il fit aussitôt sans se brûler. On attribue ce miracle à sa grande pureté; mais on ne sait pourquoi le serrurier lui fit un commandement si déraisonnable.

Comme il s'était fort bien acquitté de l'office de lecteur, il fut élevé au sous-diaconat, qu'il exerça sous l'évêque Prudence [2].

1. Saint Marcel est un des évêques les plus anciens de Paris ; son nom s'est perpétué à travers les âges dans tout un quartier de la capitale.
2. Son tombeau existait dans l'église basse de Sainte-Geneviève ; mais il faut qu'on l'y ait apporté d'autre part, ou qu'il y eût déjà là un cimetière ou quelque cha-

Il est écrit que saint Marcel, donnant à laver à Prudence le jour de l'Épiphanie, selon la fonction de son ministère, l'eau qu'il avait puisée dans la Seine se trouva changée en vin. Une autre fois que le saint faisait encore la même fonction, l'eau qu'il versait se trouva changée en baume. Il rendit la parole à son évêque, qui l'avait perdue durant trois jours pour avoir fait fouetter un enfant par jalousie de ce que le peuple aimait à l'entendre chanter.

§ 2. — SAINT MARCEL, ÉVÊQUE DE PARIS.

Prudence étant mort, saint Marcel fut fait évêque en sa place ; il regardait cette fonction non comme un honneur, mais comme un poids et une charge.

Le miracle célèbre par lequel il chassa un grand serpent d'auprès de la ville, a été noté par saint Grégoire de Tours. C'est la dernière chose qu'on sache de lui jusqu'à sa mort, qui arriva le premier jour de novembre (fête le 3 novembre).

§ 3. — LE VILLAGE ET L'ÉGLISE DE SAINT-MARCEL.

Il fut enterré dans un village auprès de la ville, où était l'église qu'on appelait communément l'ancienne église, ce qui donne lieu de croire qu'elle avait autrefois été la cathédrale du diocèse. Et en effet, ç'a été longtemps la croyance commune du peuple

pelle avant qu'on y bâtît l'église, puisqu'elle n'a été bâtie que par Clovis, longtemps après la mort de Prudence.

que l'église collégiale de Saint-Marcel, qui donne le nom à un des faubourgs de Paris, a été autrefois le siège épiscopal.

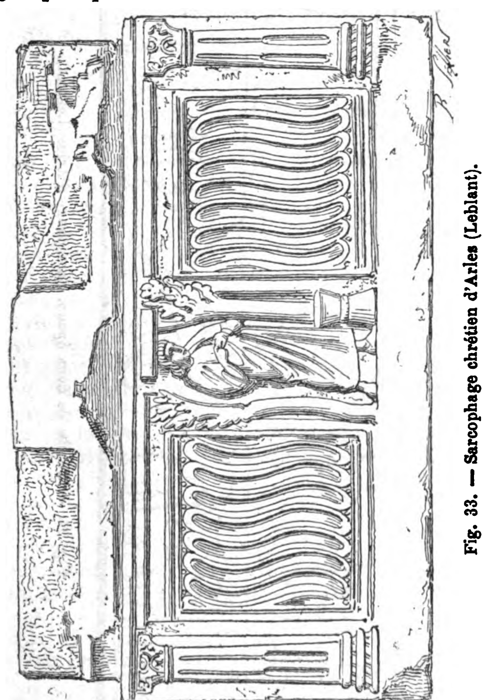


Fig. 33. — Sarcophage chrétien d'Arles (Leblant).

Le Bréviaire de Paris porte que l'église de Saint-Marcel, qui avait premièrement été dédiée sous le nom de Saint-Clément pape, fut rebâtie sous Charle-



Fig. 34. — Tombe de deux époux. Sarcophage d'Arles (Leblant).

magne, et qu'on y fonda alors un chapitre; mais que le corps de saint Marcel en fut ôté sous Philippe-Auguste, et transporté par Eudes de Sully, qui était alors évêque de Paris, dans la nouvelle église de Notre-Dame.

§ 4. — LA NÉCROPOLE DE SAINT-MARCEL.

« Les fouilles exécutées, il y a quelques années, sur divers points de la montagne Sainte-Geneviève ont démontré l'existence d'une vaste nécropole qui s'étendait sur le versant méridional, du côté de Saint-Marcel, au delà des voies antiques représentées par la rue d'Enfer et par la rue Saint-Jacques. Au commencement de 1868, le renouvellement du faubourg Saint-Marcel tout entier ayant rendu nécessaires d'immenses travaux de terrassement, des fouilles opérées pour la distribution et pour l'écoulement des eaux ont mis à découvert un grand nombre de cercueils en pierre. Les parois en sont épaisses ; la largeur est plus grande vers les épaules et la tête que vers les pieds ; les couvercles sont plats et dépourvus d'ornementation. Les défunts avaient les pieds dirigés vers l'orient. Les cercueils ne contenaient, pour la plupart, que des ossements. On y a recueilli cependant quelques-uns de ces vases de terre grossière, destinés à contenir des charbons ou de l'encens, dont l'usage s'est prolongé fort avant dans le moyen âge. »

§ 5. — LE CERCUEIL ET L'INSCRIPTION FUNÉRAIRE DE LA JEUNE ÉPOUSE BARBARA.

« Parmi tant de sépulcres, un seul portait une inscription, qui se trouve aujourd'hui encastrée, sous le n° 54, dans une des parois de l'escalier du cabinet des antiques

DOMINE CONIVGI DVL
CISSIME BARBARE TITV
LVM POSVI QVI VIXIT
ANNOS XXIIII ET MV
ET DIES XXVIIII PAX
TECVM PERMAN
ET
A Ω
VITALIS CONIVX POSV
I T

Fig. 35. — Inscription funéraire de la jeune épouse Barbara, dans le cimetière de Saint-Marcel.

de la Bibliothèque nationale. Elle n'était pas gravée sur le cercueil, mais sur une tablette de pierre dure posée sur le couvercle. C'est un monument très-intéressant à peu près intact, qui nous offre un abrégé des symboles et des formules adoptés par les chrétiens des premiers siècles. M. Leblant assigne pour date à cette précieuse épitaphe la fin du ve siècle.

« Le cercueil avait reçu le corps d'une jeune femme du nom de *Barbara*. L'époux de *Barbara* se nommait *Vitalis*, en mémoire, sans doute, de ce martyr du premier siècle dont les deux fils, Gervais et Protais, furent martyrs comme leur père. Dans cette nécropole de Saint-Marcel, toute peuplée de tombes muettes et sans nom, *Vitalis* voulut épancher sa douleur sur le sépulcre de sa jeune femme, enlevée à la fleur de l'âge, après avoir vécu seulement vingt-trois ans cinq mois et vingt-huit jours. Une fois encore, il lui parle; il la salue d'expressions charmantes : *domina, dulcissima* (ma maîtresse, ma douce épouse), qui attestent son respect aussi bien que sa tendresse. Plein de foi dans les titres de sa compagne à la béatitude éternelle, il la voit en possession de cette paix qui ne doit pas finir, *pax tecum permanet* (la paix demeure avec toi); c'est une affirmation plutôt qu'un souhait ou une prière.

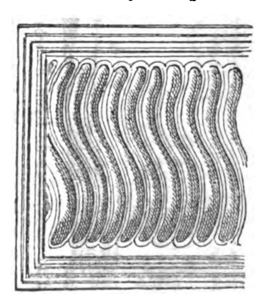


Fig. 36. — Strigiles.

« Une couronne de laurier encadre le monogramme du Christ, formé de deux lettres grecques, le X et le P, tel qu'il figura depuis Constantin sur les enseignes impériales. Ce monogramme glorieux et couronné s'était traduit en chant de triomphe dans nos plus vieilles liturgies : *Christus vincit! Christus regnat! Christus impe-*

rat! (Le Christ triomphe! le Christ règne! le Christ commande!)

« L'alpha et l'oméga qui accompagnent la couronne ont été désignés par le Christ lui-même comme le symbole de son éternité, ainsi que le proclame l'apôtre saint Jean, au verset 13 du chapitre XXII de son Apocalypse : *Ego sum* A *et* Ω, *primus et novissimus*, *principium et finis*. (Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin de tout.)

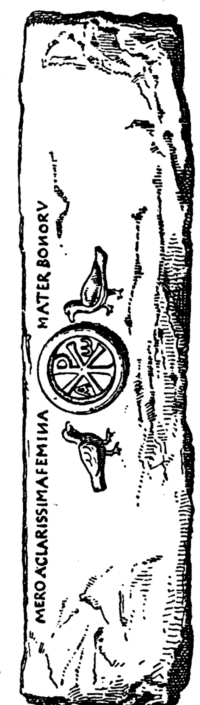


Fig. 37. — Fragment d'un sarcophage de Lyon, d'après de Boissien.

« Deux colombes sont aussi figurées aux côtés de la couronne. C'est un des emblèmes qui se présentent le plus fréquemment sur les marbres des Catacombes ou sur les mosaïques chrétiennes de Rome, et sur les nombreux sarcophages chrétiens qui existent encore dans les provinces méridionales de la France. La colombe était un symbole de candeur, de pureté, d'innocence. Jésus, donnant à ses apôtres la mission d'évangéliser les nations, leur avait dit : *Soyez simples comme des colombes* (Matt., x, 16). La forme de la colombe n'est-elle pas celle des manifestations de l'Esprit-Saint, et ce type, plein de grâce, ne se retrouve-t-il pas sans cesse dans les textes que l'Église emprunte au cantique de Salomon pour les appliquer soit à la Vierge, soit à l'âme chrétienne? *Propera, amica mea, columba mea !*

(Hâte-toi, mon amie, ma colombe!) (*Cant. cant.*, II, 10.) Rappelons-nous aussi que ce fut une colombe qui rapporta au patriarche Noé le vert feuillage, emblème de la réconciliation du ciel avec la terre. Aucun signe particulier ne distingue les colombes de notre inscription. Elles tiennent seulement dans leurs becs les extrémités de deux banderoles qui s'échappent des bords inférieurs de la couronne. Il n'est pas rare d'en trouver ailleurs

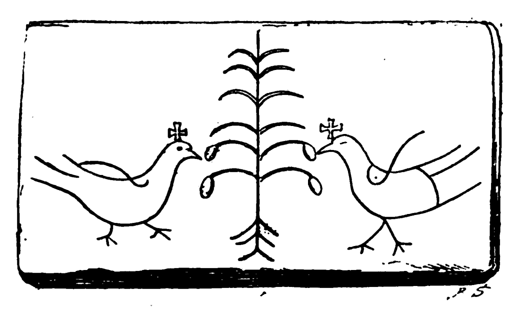


Fig. 38. — Colombes becquetant un olivier, *Inscriptions* (Leblant).

qui portent au bec des rameaux de laurier ou d'olivier. Quelquefois aussi elles se groupent, comme pour puiser la vie, autour du calice eucharistique. Un des plus admirables exemples de ce symbolisme — mais il est postérieur de plus de sept siècles au tombeau de *Barbara* — se voit à Rome, à la mosaïque absidale de la basilique de Saint-Clément, où l'arbre de la croix porte, sur ses branches vigoureuses, douze blanches colombes, emblèmes des apôtres [1]. »

1. *Inscriptions de France*. Collection des documents inédits publiés par le ministère de l'Instruction publique.

EXPLICATION DES FIGURES[1]

Fig. 1. — Ce monogramme est formé de la combinaison du X et du P, lettres grecques qui sont les premières du nom du Christ, ΧΡΙΣΤΟΣ. Il représente en même temps le nom du Christ et la figure de la croix. L'inscription de Sivaux, que nous avons reproduite, offre la forme la plus ancienne et la plus correcte en Gaule du monogramme du Christ.

Fig. 2. — Cet autre monogramme, d'une date plus récente, est très-fréquent dans les Gaules; il est renfermé dans une couronne ou tout environné de palmes. C'est le signe de la victoire remportée par le nom du Christ sur tous ses ennemis.

Fig. 3. — Deux cerfs se désaltèrent à deux ruisseaux qui s'échappent d'une montagne sur laquelle est un agneau, symbole de Jésus-Christ. Ce motif exprime l'ardeur des catéchumènes pour le sacrement de la régénération.

1. Les figures 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 24, 29, 30, 36 et 37 sont empruntées au *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* de M. l'abbé Martigny;
Et les figures 4, 19, 20, 25, 26, 28, 31, 32, 33, 34 et 38 aux *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* et aux *Sarcophages d'Arles* de M. Leblant, de l'Institut.

Fig. 4. — Cette image se trouve sur un tombeau de marbre, d'un style barbare, dans la crypte de Sainte-Madeleine, à Saint-Maximin. Elle représente la Vierge Marie, sous le costume des femmes consacrées au Seigneur, et les bras en croix, posture qui exprime la prière. L'inscription signifie : Marie Vierge, prêtresse du temple de Jérusalem.

Fig. 5. — La croyance à la résurrection est ici symbolisée par l'histoire de la veuve Tabithe, représentée sur le sarcophage dit de Saint-Sidoine, évêque d'Aix, monument exécuté sans doute au IVe siècle, et qui subsiste dans la crypte de Sainte-Madeleine, à l'abbaye de Saint-Maximin. Saint Pierre est debout et tend la main à Tabithe, que sa voix vient de rappeler à la vie. Deux enfants agenouillés étendent leurs mains vers l'apôtre en signe de reconnaissance. De l'autre côté du lit, deux femmes portant le costume des veuves dans l'antiquité chrétienne, assez semblable à celui de nos religieuses, représentent les femmes qui vinrent supplier saint Pierre de rendre leur compagne à la vie.

Fig. 6. — L'origine de la mitre proprement dite est celle-ci : d'abord un simple bonnet fixé autour de la tête par la bande qui est toujours la base de la mitre, puis le même bonnet dont le fond, un peu plus élevé, venant à s'abaisser et à rentrer en dedans, laisse les bords monter devant et derrière, de manière à former les deux faces de la mitre.

Fig. 7. — L'usage des tombeaux ornés de sculptures fut vite adopté par les chrétiens en Gaule. Le sujet qui représente le tombeau de Rignieux est le symbole de la propagation des enseignements du Christ. Les apôtres sont assis autour du divin Maître; un certain nombre de personnes sont derrière eux.

Fig. 9. — C'est un symbole relatif aux persécutions du

IV[e] et du V[e] siècle, représenté sur la frise d'un sarcophage de la crypte de Sainte-Madeleine. Hérode est assis sur la chaise curule; devant lui, des soldats exécutent ses arrêts sanguinaires. Des mères éplorées réclament leurs enfants.

Fig. 11. — Le monogramme est enfermé dans une couronne de chêne et emporté dans les airs par l'aigle romaine. C'est une belle allégorie du triomphe du christianisme, dont toute la ville d'Arles rappelle les débuts.

Fig. 12. — Ce fragment est extrait d'une des trois immenses fresques qui décorent la grande salle royale au Vatican, et qui sont relatives à la vie de Constantin. Si elles ne sont pas de Raphaël lui-même, elles ont été certainement composées d'après ses cartons et exécutées par ses élèves. Bien que ce soit là un monument d'un âge très-postérieur à celui où les faits se sont passés, nous donnons ce fragment comme faisant partie de l'œuvre la plus considérable qui ait dans les arts immortalisé ces grands évènements.

Fig. 14. — Suzanne est, dans les représentations allégoriques du christianisme primitif, le type de l'Église persécutée; les deux vieillards sont les ennemis de l'Église, païens ou hérétiques. Le bas-relief, dessiné à Arles par le P. Arthur Martin (Hagioglypta), montre Suzanne dans l'attitude d'une femme isolée, en prière ou en lecture. Les deux vieillards sont censés dissimulés derrière les deux arbres.

Fig. 16, 17, 18. — Ces anneaux ou chatons d'anneau portent des signes ou formules caractéristiques des premiers temps du christianisme. La première inscription (fig. 16) : En l'honneur d'Auguste vainqueur! entourant le monogramme du Christ, est une allusion à

Constantin. — Les poissons (fig. 17) ont figuré longtemps comme symbole de la divinité et du rôle sauveur du Christ. Les lettres qui forment le mot grec ΙΧΘΥΣ, poisson, sont les premières des mots grecs qui expriment les idées suivantes : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. — Le troisième anneau (fig. 18) porte l'invocation suivante : Vis en Dieu, Asbolius. *Vivas in Deo!* est la formule de bon augure la plus en usage.

Fig. 20. — Petit vase de bronze trouvé dans le Rhin, près de Benfeld, du IVe ou Ve siècle.

Fig. 21. — On portait la *penula* en voyage. Saint Paul, qui voyageait baaucoup, en faisait usage. Saint Pierre, saint Paul et saint Laurent sont représentés avec des *penulæ* de ce genre.

Fig. 22. — La sortie d'Egypte, qui arrachait les Hébreux aux caprices du Pharaon, était, aux yeux des premiers chrétiens, la figure de la rédemption; la foi dirige vers le paradis, comme Moïse a conduit le peuple de Dieu vers la terre promise.

Fig. 24. — L'usage de placer des lampes dans les sépultures est un symbole de la lumière éternelle que l'Eglise implore en faveur des défunts. Les lampes qu'on a trouvées, et qu'on conserve en nombre infini, sont pour la plupart en terre cuite.

Fig. 25. — Cette figure représente une boucle d'ivoire conservée à Arles dans le trésor de l'église Notre-Dame le Major. Une tradition ancienne appuyée de documents authentiques attribue à saint Césaire, mort en 447, cette boucle, travaillée à jour et à laquelle adhère encore une ceinture de cuir où est brodé le monogramme du Christ accoté de l'α et de l'ω. Le sujet de cet objet d'art est le Saint-Sépulcre et les gardes endormis.

Fig. 25, 26. — Ornements tels que pouvaient en porter

les évêques de la primitive Eglise : un fermoir de manteau épiscopal, un anneau.

Fig. 27. — Cuiller d'argent (musée de Bordeaux) portant le nom de son propriétaire Pompeianus et le monogramme du Christ en lettres niellées.

Fig. 29. — Ce fragment est extrait d'une des grandes fresques qui doivent illustrer, sur les murs du Panthéon, les grandes gloires de la France et dont M. Puvis de Chavannes a peint les premières, consacrées à la vie de sainte Geneviève.

Fig. 31. — Bijou d'or trouvé à Vienne. Un cure-dent et un cure-oreille sont suspendus à la plaque qui porte l'inscription :

IN D. N.	GEMOLANE
In Dei nomine (au nom de Dieu).	(génitif du nom de la personne qui possédait cet objet.)

Fig. 33. — Sarcophage d'enfant. Au milieu le Christ entre deux arbres et tenant un *volumen* (parchemin roulé); d'autres liés en faisceau sont à ses pieds.

Fig. 34. — Tombe de deux époux dont les bustes sont placés au centre, dans un cadre arrondi. Tout le travail de la sculpture est terminé, sauf pour ces deux têtes que l'on devait tailler, après la vente du marbre, à la ressemblance des acheteurs.

Sujets représentés : en haut à droite, Suzanne entre les deux vieillards qui l'épient; à la suite, le jugement de Pilate; en haut à gauche, les vieillards amenés au prophète Daniel; en bas à gauche, les jeunes Hébreux refusant d'adorer l'idole élevée par Nabuchodonosor Daniel en prière entre les lions; à droite, le passage de la mer Rouge.

Fig. 36. — Strigiles. On donne ce nom aux cannelures sinuées qui servent d'ornement à un certain nombre de sarcophages antiques, et notamment de sarcophages chrétiens, à cause de leur ressemblance avec un instrument en forme de S, dont les anciens se servaient pour racler la peau de ceux qui se baignaient ou celle des athlètes dans les gymnases.

FIN.

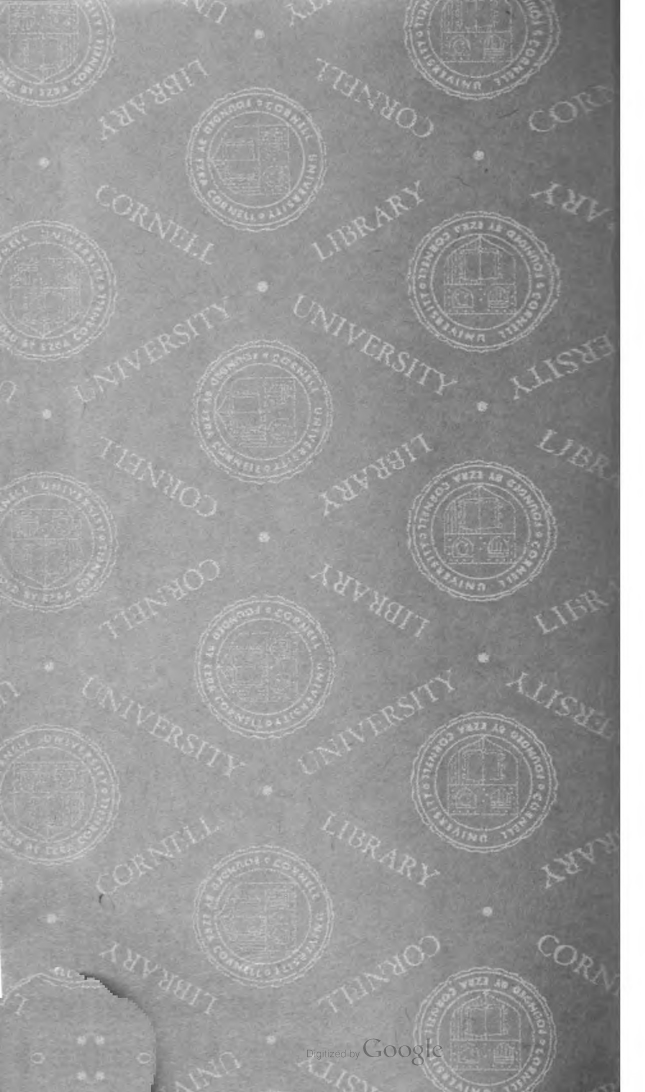
TABLE DES MATIÈRES

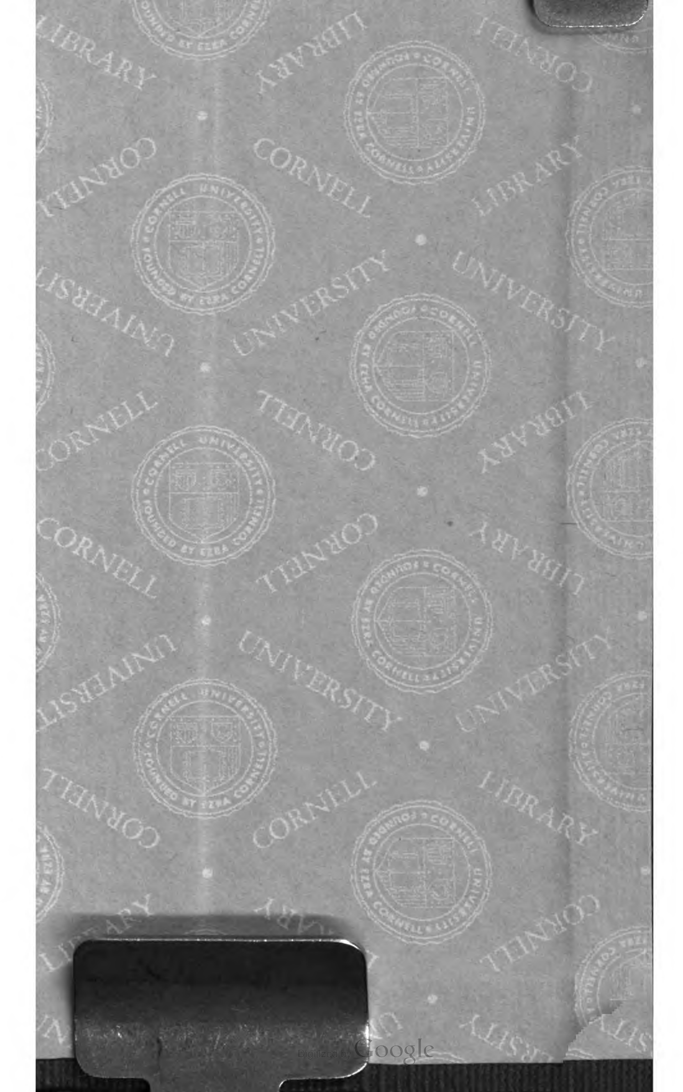
Saint Germain.

Saint Loup.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

COULOMMIERS. — TYPOG. PAUL BRODARD.


CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY


CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY

